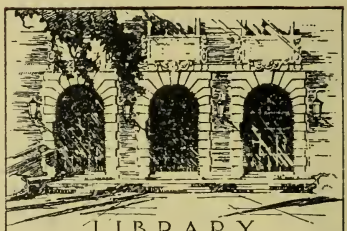
823
Su78wF
v.1



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
Su78wF
v.1

Joan S. Burg.

UN HIVER
A LONDRES.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.

UN HIVER
A LONDRES.

PAR T. S. SURR,

Auteur de SPLENDEUR ET SOUFFRANCE.

Traduit de l'anglais sur la huitième édition,

PAR MADAME DE ***

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez PILLET, Imprimeur, rue Christine, n° 5;
HOUZÉ, Libraire, rue Jacob.

1810.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/unhiverlondres01surr

823
Sm78wF
v. 1

UN HIVER A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

Une Tempête.

Dans cette saison de l'année, où *la terre se couvre de feuilles décolorées*, un jour brûlant venoit de finir, et l'aspect du ciel annonçoit une tempête prochaine : la lune s'étoit levée au milieu de nuages sombres, qui tantôt laissoient percer momentanément quelques rayons de lumière, et tantôt répandoient une effrayante obscurité. Au nombre de ceux qui, en songeant

à leurs amis bientôt exposés à la violence de cette tempête, en attendoient le commencement avec inquiétude, étoit une femme née dans une humble condition, mais dont le cœur étoit animé par les plus tendres sollicitudes de l'amour conjugal et maternel. Son mari, pêcheur laborieux, et son fils aîné avoient été à la mer toute cette journée; et, par un calcul qu'une longue expérience rendoit certain, Laurence pensoit que la petite barque étoit encore loin du logis. Assise à la fenêtre de sa chaumière, elle promenoit ses regards sur la vaste étendue de l'Océan, lorsque soudainement un vif éclat de lumière dissipa pour un instant les ténèbres et fut suivi d'un horrible coup de tonnerre. Aussitôt la pluie tomba par torrens, et le vent avec de longs siflemens souleva les vagues, qui s'amoncelèrent en désordre.

Laurence effrayée serra étroitement

son enfant endormi sur ses genoux : « Dieu nous renvoie ton père sain et sauf ! s'écria-t-elle. » Et la prière de son cœur fut éxaucée.

Environ dix minutes après le commencement de la tempête, le signal bien connu de l'arrivée du bateau frappa délicieusement son oreille ; elle y répondit en plaçant une lumière sur la fenêtre, et posant ensuite l'enfant dans son berceau elle se hâta de courir au foyer. Le fagot s'alluma en pétillant, et la flamme, réfléchie sur les murailles, réjouit les pêcheurs fatigués et mouillés lorsqu'ils entrèrent sous leur toît. « Cher Georges ! s'écria Laurence, en se précipitant dans les bras de son mari. » Et leur fils, beau garçon de 14 ans, jetant à bas sa jaquette et son chapeau, se pencha doucement pour donner un baiser à sa petite sœur dans son berceau.

En un clin-d'œil, le souper fut sur

la table, et la santé et le contentement donnèrent à ces enfans du travail des jouissances plus réelles que celles offertes par l'art à l'opulente indolence.

La tempête continuoit encore, mais la position de la chaumière et le genre de vie de cette famille l'avoient habituée à des scènes de cette espèce; ils se seroient livrés au sommeil, s'ils n'avoient été éveillés par leurs craintes sur le sort des infortunés exposés aux dangers dont la providence les avoit délivrés.

Ils avoient fini leur repas, et Laurence avoit rempli la pipe de son mari, quand des coups de canon annoncèrent quelque vaisseau prêt à périr.

Georges, laissant tomber sa pipe, frappa la table de sa main : « Jem, dit-il, je parierois que c'est le bâtiment indien qui nous faisoit des signes pour avoir un pilote. —Oh! oui, sans doute, mon père, répondit Jem : Dieu ait

pitié de l'équipage! car ils ne sont pas en état de supporter cette tempête. — Pauvres gens! dit Laurence en soupirant. » Et les coups continuant à intervalles courts et irréguliers, prouvoient que le danger alloit toujours croissant.

La cabane étoit située dans un lieu solitaire voisin de la mer, sur la côte de Sussex, et près de Brighton. Entraîné par un vif sentiment d'humanité, et suivi de son fils, Georges courut au rivage avec des lumières; mais le bruit cessa tout-à-coup, et ils n'entendirent plus que le mugissement de la tempête.

« Ils sont perdus, s'écria Georges; Dieu ait pitié de leurs âmes! » Tandis qu'il parloit, un éclair découvrant l'étendue de l'Océan leur fit voir dans l'éloignement un bateau rempli de malheureux luttant contre la tempête: alors ils redoublèrent leurs efforts, ranimèrent les feux en dépit de la pluie

et du vent, élevèrent des lanternes fixées à de longs bâtons, et mirent en usage tous les moyens qui pouvoient fournir quelques chances de salut à ces infortunés.

Quelques instans d'attente suffirent pour anéantir toutes les espérances de leur zèle bienveillant, et des cris lamentables, en déchirant leurs cœurs, leur firent connoître le sort de ceux qu'ils avoient vainement cherché à secourir. Cependant il leur en coûtoit de renoncer à leur courageuse entreprise, et ils restèrent encore une heure sur le rivage.

A la fin, trempés de pluie et épuisés de fatigue, ils revinrent à leurs cabanes, respectant avec simplicité les décrets de la Providence, et s'abandonnant pieusement à la sagesse de ses desseins. A peine avoient-ils quitté leurs vêtemens mouillés pour s'asseoir auprès du feu, qu'un coup violent à la fenêtre

les alarma de nouveau. Laurence ouvrit le volet, fit un cri de terreur et tomba sans force sur sa chaise. Le pêcheur courut à la porte, et l'objet qui avoit tant effrayé sa femme, entra dans la chaumière.

C'étoit un objet en effet dont la subite apparition auroit causé un effroi momentané à des esprits plus forts que celui de Laurence : une grande figure mince, d'un noir de bronze, ayant pour tout vêtement de grandes chausses de matelot, et dont les épaules étoient couvertes de longs cheveux mouillés, tenoit dans ses bras un petit enfant qui paroissoit sans vie. La surprise et la crainte firent bientôt place à l'humanité; toutes les ressources que leur imagination leur suggéra, tous les secours que de frugales provisions peuvent fournir furent mis en usage pour ranimer le petit étranger; et ils reçurent bientôt la plus douce récompense de leurs soins,

en voyant les lèvres de l'enfant se colorer de nouveau, et ses beaux yeux s'ouvrir à la lumière.

Ces heureux symptômes les ayant un peu rassurés sur l'état de l'enfant, leur attention se porta sur son conservateur. C'étoit un de ces matelots chinois qui se louent pour aider à la navigation des vaisseaux qui reviennent des Indes. Il étoit assis sur le plancher, la tête appuyée sur sa main, et l'eau qui découloit de ses cheveux ruisseloit autour de lui : il paroissoit souffrir, mais, ne pouvant s'exprimer en Anglais, la pauvre créature souffroit en silence, et repoussoit fortement tous les restaurans qu'on lui offroit.

Laurence ayant remplacé les vêtemens mouillés de l'enfant par le linge grossier que portoit sa fille, le placa dans son propre lit; le pauvre petit lui sourit, comme pour la remercier de ses soins. « Tu es un charmant en-

fant! s'écria la bonne femme, et je suis sûre que tu appartiens à quelque grand seigneur; les habits de ma Sally ne ressemblent guère aux tiens; mais quoiqu'ils ne soient pas si beaux, ils te garantiront du froid. » Elle lui donna ensuite un baiser; et l'infortunée petite créature, ignorant les pertes qu'elle avoit faites et les dangers qu'elle avoit courus, s'endormit aussi paisiblement que si une mère attentive eût veillé sur son sommeil.

Les souffrances du Chinois sembloient augmenter à chaque instant. A la fin il se jeta à terre, et indiqua, par ses gestes, qu'en s'échappant il avoit reçu quelque coup dangereux Georges et sa femme s'alarmèrent: il étoit alors plus de minuit; leur cabane étoit à un mille de toute habitation. Si l'on pouvoit prolonger la vie du Noir jusqu'au matin, quelque habitant de Brighton sauroit peut-être entendre son langage

et apprendroit à qui l'enfant appartenoit; mais si, au contraire, le Noir mouroit, et qu'aucun autre ne fût sauvé du naufrage, que deviendroit le pauvre enfant?

Tel étoit le raisonnement du pêcheur, qui tantôt vouloit partir sur-le-champ pour Brighton, et tantôt se décidoit à rester jusqu'au matin. Avec beaucoup de peine, ils parvinrent à faire entrer dans la bouche du Chinois quelques gouttes de liqueurs spiritueuses, et à le placer sur un lit auprès du feu. Il paroissoit insensible à tout, et ne montroit aucune inquiétude sur son sort, ni sur celui de l'enfant. Il passa dans cet état le reste de la nuit. Georges et son fils, qui étoient épuisés de fatigue, et dont les travaux devoient inévitablement recommencer avec le lendemain, furent contraints de chercher quelque repos dans le sommeil; mais la compâtissante hôtesse veilla

près du malade, et lui fournit tous les secours qui étoient en son pouvoir.

Le jour commençoit à poindre lorsque Laurence effrayée éveilla son mari, en disant que le Noir se mouroit. Le pêcheur et son fils se levèrent à l'instant, et furent témoins de sa dernière agonie.

« Qu'allons nous faire, dit Georges? — Je suis d'avis, répondit sa femme, que vous alliez chez l'écuyer Dickens; il est juge de paix, et décidera ce qui lui paroîtra convenable. Nous avons rempli notre devoir, cher Georges, maintenant la volonté de Dieu soit faite. »

« Bien dit, ma femme, reprit le pêcheur; l'écuyer Dickens est riche comme un lord, il prendra peut-être soin de l'enfant, ou bien il lui retrouvera ses parens. Allons, vîte, Jem, au bâteau, je te suis dans l'instant. »

CHAPITRE II.

Le Fondateur d'une Famille.

Sawyer Dickens, vers la maison duquel le pêcheur dirigea sa barque chargée de poisson destiné pour sa table, étoit généralement considéré comme un des plus riches banquiers de l'Angleterre. Cependant on se souvenoit encore en même tems de l'origine peu illustre du banquier. En effet, le père de M. Dickens s'étoit élevé successivement des emplois les plus serviles à celui de commis d'un négociant qui mourut peu après, laissant sa fortune à un fils de 18 ans. Celui-ci se livra aux plus folles dissipations ; et l'argent qu'une mère foible et trop indulgente lui fournissoit abondamment, ne suffisant pas à ses dépenses extravagantes,

il eut recours à la bourse d'Edward Dickens, dont les complaisances répétées et chèrement achetées eurent pour le prêteur un résultat si avantageux, qu'en un très-court espace de tems il devint le maître de cette maison où il avoit rempli un emploi subalterne. Le jeune héritier partit pour les Indes, et la mère, le cœur brisé par la douleur, ne put survivre à sa ruine.

M. Dickens se trouva ainsi possesseur à 40 ans de 40 mille livres, et il songea alors à s'établir. Des relations d'affaires lui ayant fait connoître la veuve d'un riche banquier de Bristol, à qui son mari avoit laissé à peu-près le double de sa fortune actuelle, il se persuada que jamais il n'avoit vu de femme aussi désirable que mistriss Sawyer. Un mois de cour assidue lui fit obtenir la préférence sur ses nombreux rivaux : la naissance d'un héritier ne tarda point à ajouter à sa fé-

licité, et la fortune sembla se plaire à favoriser toutes ses spéculations.

M. Dickens jouissoit depuis plusieurs années des résultats de cette continuité de bonheur, lorsqu'un banquier de Londres, par les imprudentes entreprises de son fils qu'il s'étoit associé, se trouva dans une position si fâcheuse que toutes les ressources de son crédit lui manquant à la fois, il fut obligé de recourir à la caisse de M. Dickens. Des biens situés dans le Cumberland, et dont la valeur surpassoit de beaucoup le montant de la dette, furent engagés à cette condition, que si à une époque fixée, l'emprunt n'étoit pas soldé, les biens resteroient à M. Dickens. Cette transaction préserva la maison d'Arlington d'une ruine inévitable.

M. d'Arlington, homme d'honneur et de mérite, descendoit d'une branche cadette d'une famille noble, et sous tous les rapports, il étoit digne de son

origine. Il avoit un fils, qui par son caractère ardent, avoit été la première cause de ses désastres, et une jeune et charmante fille.

La marche rapide du tems rapprocha bientôt le jour de l'emprunt du jour fixé pour le paiement. Le jeune d'Arlington, dont la témérité avoit été si fatale à sa famille, déterminé à réparer, autant qu'il le pourroit, le mal qu'il avoit occasionné, partit pour ses plantations des Indes Occidentales. Mais, en inspectant lui-même les comptes de ses agens, qu'il avoit crus faux ou exagérés, il se convainquit de tristes vérités. Il trouva les affaires pires qu'elles n'avoient été représentées : des pertes nouvelles le menaçoient encore. Son esprit ne put supporter une épreuve si sévère, le remords fut suivi par le désespoir ; il tomba malade et mourut sur la plantation.

Cette catastrophe détruisit en un ins-

tant toutes les espérances du malheureux père : les biens engagés, la demeure de ses ancêtres restoient pour toujours dans les mains de M. Dickens. Celui-ci apprit bientôt l'état des affaires de d'Arlington; il en fut peu surpris, car il atteignoit le but qu'il s'étoit proposé, et le malheur de son débiteur devenoit pour lui une source de succès et de richesses. Il partit précipitamment pour Londres, où il emmena son fils Sawyer Dickens.

Il avoit connu par expérience les avantages de l'éducation, et avoit pris soin de celle de ce fils ; mais il lui avoit donné des précepteurs chez lui, de peur que, dans une école, il ne prît des habitudes de dépense, ou des notions de générosité dont il étoit bien sûr de le préserver dans sa maison.

Parvenu à l'âge de 18 ans, Sawyer étoit aussi instruit que la plupart des jeunes gens élevés dans les écoles pu-

bliques. Son caractère n'avoit rien de vicieux, mais n'avoit fourni jusqu'alors aucune preuve frappante de bonté ou de générosité. Le trait le plus prononcé qu'il offrît étoit cet orgueil de richesses qui n'a point de dénomination précise. A la vérité les leçons de son père et de sa mère et des exemples continuels lui donnoient une ample conviction de l'importance que l'on accorde à la fortune.

Tel étoit le jeune homme qui accompagnoit à Londres M. Dickens, son père. Leur chaise s'arrêta à la maison de M. d'Arlington, dans Cavendish-Square, au moment même où l'infortuné cherchoit à consoler sa fille, de la perte de son frère, et des conséquences funestes de sa dette envers M. Dickens. Il entendit la voiture et vit de la fenêtre cette importune visite. « Bon Dieu ! s'écria-t-il, en attirant sa fille tremblante dans ses bras, le vau-

tour est déjà ici pour déchirer votre père. » Un domestique annonça M. Dickens. La politesse et la délicatesse étoient étrangères au banquier de Bristol ; il suivit son introducteur, et lui et son fils, entrèrent brusquement dans la chambre. Amélie se réfugia près de son père, en les regardant avec terreur. D'Arlington, la tête appuyée sur sa main, parut absorbé dans ses pensées. Dickens, sans cérémonie, lui secoua la main, tandis que Sawyer, immobile, restoit frappé de ce respect qu'inspirent presque toujours la beauté et le malheur. M. d'Arlington, s'efforçant de cacher l'angoisse de son cœur, dit avec dignité. « Je ne vous attendois pas ici dans ce moment, M. Dickens. — M. d'Arlington, répliqua Dickens, je ne suis pas un faiseur de phrases, mais j'ai appris votre position, et je suis venu pour sauver votre crédit. »

D'Arlington répondit par un regard significatif.

« Vous en doutez ?

— Oui, Sir, je doute de votre volonté et de votre pouvoir. Le crédit d'un banquier peut-il être soutenu, quand les biens de sa famille sont entre les mains de ses créanciers.

— Cet entretien, Sir, observa M. Dickens, en regardant Amélie, ne peut être agréable à nos enfans.

— Le chagrin de ma fille, Sir, ne peut recevoir de soulagement; le zèle de mon pauvre Harry, lui a coûté cher.... (Ici, M. d'Arlington fut forcé de couvrir son visage de son mouchoir). M. Dickens, vous êtes père, jugez si je puis recevoir votre visite dans ce moment.

— Oui, Sir, je suis père, et j'ai de la sensibilité tout comme un autre; mes actions le prouveront. Mais nous savons tous, que dans ce monde, il

faut soumettre ses sentimens aux circonstances.

— Sir !.... dit M. d'Arlington, avec l'accent de la douleur, mêlé de celui de quelque mépris....

— Je serai franc avec vous, insista Dickens.... Mais... (Il jeta encore les yeux sur Amélie.)

— Sortez un instant, mon amour.

— Et toi, Sawyer, laisse-nous. »

Les deux pères restèrent seuls, et Dickens, caressant son menton, s'adressa ainsi à M d'Arlington :

« Comme je vous l'ai déjà dit, j'ignore l'art de faire de belles phrases. Je connois entièrement vos affaires. Je partage votre douleur pour la perte de votre fils : c'étoit un jeune homme de grande espérance ; mais vous avez encore une fille, qui même est une très-belle personne. M. d'Arlington, on ne trouve pas partout 200,000 liv. ; et vous savez que si vous ne les repré-

sentez pas dans quelques jours, nos conventions s'effectueront, et seront bientôt connues. Je vous laisse à juger quelles conséquences peuvent résulter de ces bruits, et vous sentez que vous ne devez rien négliger pour les empêcher d'arriver jusqu'à la bourse : maintenant que ces points sont reconnus, n'est-il pas vrai que si vous n'étiez pas obligé de payer sur-le-champ les 200,000 livres, les choses pourroient s'arranger. Vos revenus dans les Indes seroient peut-être plus considérables que l'année dernière, et les apparences restant les mêmes, vos commettans apporteroient leur argent à votre comptoir avec autant de sécurité qu'à présent. »

Ce discours excita dans l'âme de M. d'Arlington mille sensations douloureuses. Il fut souvent tenté de l'interrompre, et le desir d'entendre la conclusion le faisoit souffrir patiemment

jusqu'à la fin. Mais l'insinuation qu'il crut voir dans la dernière phrase, le mit hors de lui. « O ! Harry, s'écria-t-il, O mon fils ! je sens maintenant tout le mal que vous m'avez fait, puisque je suis forcé d'écouter de lâches conseils, que l'honneur et la probité réprouvent ! Votre richesse et mon malheur, Sir, vous donnent le pouvoir de me ruiner, mais non celui de m'insulter avec impunité.

— Vous insulter, M. d'Arlington ! vos malheurs ont-ils troublé votre raison ? Je fais 120 milles pour venir retablir vos affaires, et vous appelez cela une insulte ! Je vous avoue que je n'entends rien à cette manière de raisonner.

— N'est-ce donc pas une insulte que la supposition que la maison d'Arlington recevra l'argent de ses commettans, à la veille d'une banqueroute? Non, Sir, si c'est là l'indulgente

bonté que vous comptiez avoir pour moi, je la repousse avec horreur. Prenez possession d'Arlington-Hall, publiez votre traité ; je serai forcé à renoncer aux affaires, mais rien ne peut m'obliger à devenir un fripon. »

M. Dickens recula de surprise, car il n'avoit jamais eu le projet de donner ce sens à son discours.

« Encore un mot, M. d'Arlington ; votre tête court au galop, ce n'est pas ma faute. Je n'ai point eu l'intention de vous offenser, et pour en venir au fait : vous êtes tenu de me payer 200,000 livres le mois prochain, ou les biens du Cumberland sont à moi. Je sais que vous êtes dans l'impossibilité de me payer sans vous ruiner. Maintenant, M. d'Arlington, ne vous fâchez pas..... Je me suis créé un rang moi-même, et votre famille descend, dit-on, de comtes et de lords. Cependant, mes 200,000 livres sont

de l'argent aussi solide que celui d'un duc ; s'il en faut encore davantage, vous le trouverez chez moi. Et qu'est-ce que je vous demande pour ce service ? Un intérêt dans les bénéfices, un intérêt honnête, entendez-vous ; car Edward Dickens n'est pas homme à demander plus qu'il ne lui revient.

— Si je vous ai mal compris, Sir, dit M. d'Arlington avec émotion, je vous en demande pardon ; maintenant je crois comprendre que vous m'offrez de laisser votre argent dans la banque, en vous proposant comme associé.

— Ce n'est pas tout-à-fait cela. Je suis vieux, M. d'Arlington ; mon fils a 18 ans, c'est un garçon actif et très-instruit ; vous avez une fille.....

— Pardon, Sir, vous ne voulez sans doute pas m'affliger, mais je ne saurois soutenir dans ce moment la pensée de voir le fils d'un autre occuper cette même place, que la mort

récente du mien vient de laisser vacante. Je vous remercie cependant de la confiance que vous me montrez, et je vous promets de vous répondre aussitôt que je le pourrai. Mais dans ce moment, recevez mes excuses... » M. d'Arlington, après ces mots, quitta la chambre sans attendre la réplique de Dickens. « O Harry d'Arlington ! s'écria le malheureux père en se réfugiant dans sa bibliothèque. O bonheur humain ! j'ai eu un fils, je l'ai vu à l'âge d'homme digne d'occuper avec honneur, la place de son père et de ses ancêtres. Il est disparu dans un instant : les espérances et les affections qui faisoient le charme de ma vie, se sont dissipées comme le rêve d'un jour. Je t'ai perdu, mon pauvre Harry, perdu pour toujours ! et le fils d'un homme vil et obscur, s'éleveroit à la place d'un d'Arlington! » Le tourment de son cœur ne fit que s'augmenter à la vue de sa

fille qui venoit pour adoucir ses chagrins.

Cependant Dickens et son fils avoient quitté la maison ; le premier étoit étonné de la conduite de M. d'Arlington : « Néanmoins sois tranquille, dit-il à son fils, tout finira bien : l'orgueil seul combat contre nous, mais nous avons ce qui procure des titres. C'est un honnête homme ce d'Arlington, mais un peu foible, car rien n'est plus déraisonnable que de se désoler d'un mal irréparable. Laissons-le réfléchir... Aucun de ses illustres parens ne lui donnera les 200,000 liv. Il courra la ville et reviendra à nous.... Alors, Sawyer, ton sort sera brillant, car je pense que tu es un fils trop respectueux pour renverser les plans de ton père. »

Tandis que le courtisan de la fortune prophétisoit, les choses se passoient en effet, comme il l'avoit prévu.

Après de longs combats entre l'orgueil et la honte, entre le malheur de faire banqueroute, et l'humiliation d'allier Dickens à sa famille, M. d'Arlington se soumit à ce dernier sacrifice; Sawyer fut reçu dans sa maison avec le titre d'associé. Une des clauses de l'accord portoit, que si Sawyer épousoit Amelia d'Arlington, la somme de 200,000 liv. appartenante à Edward Dickens, deviendroit avec les autres intérêts de la maison d'Arlington, la propriété de Sawyer Dickens et d'Auguste d'Arlington, au dernier vivant. Le crédit et la fortune de d'Arlington, se trouvèrent ainsi intimement liés avec la fortune des Dickens. Amelia découvrit bientôt cet important secret, et la piété filiale la fit céder aux importunités répétées de Sawyer. Ils furent mariés; M. d'Arlington vécut assez pour les bénir dans ce jour solennel;

et il descendit dans le tombeau que l'imprudence de son fils lui avoit préparé.

Le cœur du vieux Dickens n'eut plus alors de desirs à former. Il contemploit l'ouvrage de ses mains ; il s'étoit élevé de l'indigence à une immense fortune, et il voyoit son fils solidement établi : il eut encore la satisfaction d'embrasser son petit-fils, mais ensuite, la carrière d'une ambitieuse avarice lui fut fermée pour toujours. Sa veuve ne lui survécut que peu de mois, et M. Sawyer resta maître de tous ses biens. L'éducation lui avoit donné des avantages que son père n'avoit jamais possédés. Introduit de bonne heure dans un cercle choisi, il y prit une exacte connoissance du monde. Les aimables qualités d'Amelia eurent aussi un effet magique sur le caractère de Dickens ; il prit le ton et la tournure d'un homme bien élevé,

et par dégrés, l'influence de ses manières et de sa bourse, l'introduisit chez tous les gens distingués par leur rang ou leur fortune. Il avoit atteint sa 32e année et son plus haut point de considération dans le monde, quand il vint passer l'été à Brighton, et ce fut vers sa demeure que le pêcheur et son fils s'acheminèrent.

CHAPITRE III.

Un Acte d'Ostentation.

« Maman, maman, dit le jeune Dickens en courant vers sa mère, je viens d'entendre conter une singulière histoire d'un Noir et d'un petit enfant.

— Et quelle est cette histoire merveilleuse? demanda mistriss Dickens. » Alors il commença son récit enfantin, et ajouta que Jully, leur gouvernante, avoit appris cette aventure du palfrenier, à qui le pêcheur lui-même l'avoit racontée.

M. Dickens entra dans la bibliothèque avec plusieurs personnes qui étoient chez lui depuis quelques jours, et chacun rapporta une version différente de l'histoire de Georges.

Le tems étoit beau; la distance de

l'habitation de M. Dickens à la chaumière du pêcheur n'étoit qu'une promenade agréable : on résolut d'aller satisfaire la curiosité générale.

L'arrivée de cette compagnie causa beaucoup d'embarras, à la famille de Georges : Laurence étoit dans son jardin avec le petit étranger sur ses genoux, tandis que sa fille jouoit à ses pieds.

« Est-ce là l'enfant? dit mistriss Dickens en le prenant dans ses bras; c'est une belle créature. »

Les dames l'entourèrent et les hommes entrèrent dans la cabane pour voir le corps de l'infortuné matelot. Chacun forma ses conjectures : nul doute que le vaisseau n'eût été englouti; le bâteau avoit partagé le même sort; mais quoique le pêcheur eût aperçu le vaisseau et qu'il le jugeât indien, il ne put donner aucuns renseignemens sur sa forme.

Revenant ensuite à l'enfant, ils cherchèrent à deviner s'il étoit Anglois ou Français, pauvre ou riche, de basse ou de noble extraction. Le petit innocent, souriant à leurs discours, sembloit se moquer de leurs frivoles conjectures.

« Quel qu'il soit, dit mistriss Dickens, je n'ai jamais vu un plus charmant enfant. Quel âge lui croyez-vous ? »

On s'accorda à penser qu'il avoit à peu près un an.

Quelqu'un de la société proposa de faire une souscription pour subvenir à l'existence de l'enfant. Cette idée étant approuvée, l'emploi de trésorier fut destiné à M. Dickens. Ce compliment rappeloit trop à M. Dickens ses occupations habituelles pour lui être agréable. Il en fut d'autant plus piqué que dans ce même tems, il cherchoit à cacher le banquier sous la dignité de membre du parlement. « J'ai déjà déci-

dé, dit-il, avec un orgueilleux sourire; ce que ma fortune m'oblige à faire; je crois que je peux sans aide me charger du soin de cet enfant. Qu'en pensez-vous ma chère? » Quel que fut le motif de la proposition de M. Dickens, son aimable femme saisit avec empressement cette occasion d'exercer la bienfaisance qui animoit son cœur. Elle exprima tout le plaisir que cette offre lui faisoit, et ajouta qu'elle ne négligeroit rien pour connoître les parens de l'enfant. On proposa de repartir et la société entière quittoit le jardin, lorsque mistriss Dickens glissa un petit présent dans les mains de Laurence. Cet exemple électrisa les assistans, chacun tira sa bourse et offrit son tribut à la femme du pêcheur.

La proposition de M. Sawyer Dickens donna beaucoup de célébrité au petit naufragé : son histoire intéressa vivement tous les amateurs de merveilles

et de mystères, et donna lieu aux conjectures les plus romanesques; mais son origine resta toujours inconnue.

La saison de Brighton finissoit : les Dickens retournoient à Cavendish-Square. L'histoire du Noir et de l'enfant alloit faire place à d'autres entretiens, et M. Dickens lui-même absorbé par le soin de deux occupations également intéressantes pour lui, l'augmentation de sa fortune et l'acquisition d'un titre, avoit presque oublié l'objet de sa fastueuse bonté, quand un jour il vit le petit orphelin dans les bras de mistriss Dickens. « Quoi! cet enfant est encore ici, s'écria-t-il!

— Pauvre petit! et où pourroit-il être, répondit avec sensibilité mistriss Dickens?

— Mais, madame, vos propres enfans n'ont-ils pas des droits sur toute votre affection, et tout votre tems. Je n'ai point eu le projet d'adopter celui-ci

lorsque je l'ai sauvé de la misère et de l'abandon.

— Que faut-il donc en faire alors? J'ai voulu une fois vous le demander, mais je vous vois si peu.

— Envoyez-le à la campagne chez quelque vieille femme ; fournissez-lui le nécessaire, mais rien de superflu ; lorsqu'il aura passé là quelques années nous le placerons dans une école ».

Après avoir exprimé ainsi sa volonté, M. Dickens sortit ; son excellente femme serra plus tendrement encore l'enfant sur son sein. « Pauvre orphelin, dit-elle, tu souris, tes yeux sont brillans de santé, et peut-être tes parens ont-ils été engloutis dans les flots, ou peut-être gémissent-ils encore de ta perte ; mais puisque le sort t'a jeté miraculeusement dans mes bras, je regarde comme un devoir de les remplacer ». Mistriss Dickens embrassa tendrement son petit protégé et elle réfléchissoit à qui elle

pourroit le confier, lorsqu'elle fut tirée de sa rêverie en entendant annoncer mistriss Enfield.

Cette dame étoit veuve d'un médecin, et avoit perdu avec lui le revenu indépendant qu'il devoit à ses talens. Le docteur Enfield avoit pendant sa vie rendu beaucoup de services à mistriss Dickens, et lorsqu'après sa mort ses propriétés se trouvèrent plus qu'absorbées par ses créanciers, elle sollicita et obtint une pension pour sa veuve et son jeune enfant. A ce bienfait mistriss Dickens en ajouta bientôt un autre. Dans la vue de fortifier son crédit dans le comté pour les élections, M. Dickens avoit fait bâtir quelques habitations simples et champêtres, sur ses biens du Cumberland. Sa femme retint une de ces maisons pour sa protégée, dans la pensée qu'elle pourroit y vivre plus facilement avec son modique revenu, que dans le voisinage de Londres.

Mistriss Enfield partoit le lendemain pour sa nouvelle demeure, et venoit prendre congé de sa bienfaitrice. C'étoit une femme d'environ trente ans, dont la figure douce et bonne n'offroit rien de remarquable. Elle étoit vêtue de deuil, et portoit dans ses bras une petite fille d'un an.

« J'ai voulu, ma chère dame, avant de quitter cette ville vous assurer encore une fois d'une reconnaissance, que je sens bien plus vivement que je ne peux vous l'exprimer.

— Vous attachez trop d'importance ma chère mistriss Enfield aux légers services que j'ai été assez heureuse pour vous rendre. Mais asséyez-vous, il faut que je vous raconte l'embarras où je me trouve pour ce petit garçon. Il s'est tellement emparé de mon affection qu'en vérité il est presque le rival de mes enfans. Vous connoissez M. Dickens; il m'a prié de renvoyer le pauvre

petit, et je crois qu'il a raison, car ce seroit une folie d'élever cet enfant avec les miens, tandis que leurs espérances dans l'avenir sont si différentes. Cependant la difficulté est de lui trouver un asyle ».

L'idée qui s'offrit à mistriss Enfield fit battre son cœur de plaisir. « Si je pouvois me flatter dit-elle, que vous eussiez la bonté de le confier à mes soins, combien vous rendriez heureuse cette pauvre veuve qui a si peu d'occasions de vous témoigner sa gratitude !

— Parlez-vous sérieusement, mistriss Enfield? vous ne savez pas de quel poids vous soulageriez mon esprit, si je pouvois penser que cette offre généreuse ne fût pas faite aux dépens de votre tranquillité.

— Au contraire, je vous assure : cette douce petite créature m'aidera à calmer le chagrin de mon cœur et détournera

mes pensées du triste sujet qui en dépit de la raison les occupe sans cesse.

— Que je suis heureuse de votre obligeante bonté dit mistriss Dickens. » Et après avoir embrassé le petit garçon, elle le posa doucement sur ses jambes... « Allez, Edward. (Nous l'avons nommé Edward Montagu.) Allez, cher Edward, à votre.... Helas! comment dirai-je? le premier mot que ses lèvres voudront prononcer, sera maman.

— Oh! laissez-le m'appeler sa mère, et qu'il croie qu'en effet il est mon fils, jusqu'à l'âge où nous pourrons sans imprudence lui raconter son histoire. Je vous promets de ne mettre aucune distinction entre mon Éliza et votre Edward ».

Mistriss Dickens remercia tendrement mistriss Enfield, et après avoir pris des arrangemens solides pour qu'Edward ne lui fût point à charge, elle le remit à ses soins.

Vous me donnerez de vos nouvelles, lui dit-elle, en la reconduisant. Probablement nous irons l'été prochain dans le Cumberland, et je desire n'être témoin que de votre bonheur à tous.

CHAPITRE IV.

Le Secret découvert.

Le caractère de l'homme reçoit une impression durable des objets extérieurs qui dans l'enfance frappèrent d'abord son esprit.

Le paysage qui environnoit la demeure de mistriss Enfield offroit une scène grande, majestueuse et sublime. L'habitation étoit petite, mais en peu de tems les décorations délicieuses, et la disposition agréable du terrein qui y étoit annexé, montrèrent le bon goût du propriétaire. Elle étoit située dans une vallée sur le bord d'un grand lac; l'œil en traversoit rapidement la surface et s'arrêtoit sur un amphithéâtre de montagnes qui terminoit la vue de ce côté. A droite, au sommet d'une

petite colline, et à un demi-mille de la chaumière, on voyoit les anciennes tours de l'abbaye de Beauchamp habitée autrefois par l'illustre famille de ce nom, maintenant en ruines, et servant de retraite à quelques vieux domestiques.

A gauche et sur le même niveau que les restes de l'abbaye, s'élevoit chaque jour de plus en plus, le nouveau château de M. Sawyer Dickens. Déjà le grand portique soutenu par des colonnes de marbre blanc se montroit par-dessus les branches vertes et flexibles des jeunes arbres du parc, et par le contraste de l'élégance de la richesse et de la magnificence avec les outrages du tems et les tristes effets de l'abandon, sembloit s'énorgueillir de la grandeur tombée de l'ancienne abbaye.

Plus près de la chaumière étoient répandus les nouveaux tenanciers de

M. Dickens qui avoit divisé quelques centaines d'acres en plusieurs petites fermes. Derrière la maison les montagnes s'ouvroient, et laissoient apercevoir les clochers de la ville la plus voisine, encore éloignée de sept milles.

Tel étoit le lieu qui vit éclore les premières idées d'Edward; il vécut ici dans une solitude presque obscure. Pour lui, le monde étoit l'espace que ses yeux pouvoient parcourir, et le genre humain se composoit de mistriss Enfield, de sa fille, qu'il aimoit avec une affection vraiment filiale et fraternelle; et d'une douzaine d'autres personnes dont il étoit accueilli avec bienveillance.

L'âge ne fit que développer sa beauté; mistriss Enfield lui communiquoit ses manières douces et affables, et il étoit aimé de tous ceux qui le voyoient.

Les objets extérieurs fixoient seuls son attention; et quoique ses questions

pressantes et multipliées causassent quelquefois de l'embarras à mistriss Enfield, cependant il n'avoit pas songé une seule fois à s'informer de son origine.

Plus de six ans s'étoient passés sans qu'on eût reçu aucune visite de mistriss Dickens; Edward avoit alors atteint sa huitième année, et à chaque anniversaire de sa miraculeuse conservation, il recevoit de sa bienfaitrice, quelque marque de souvenir, accompagnée d'un présent pour Elisa. On avoit dit à Edward que les cadeaux lui venoient d'une bonne lady, qui étoit sa meilleure amie; mais comme la bonne lady lui paroissoit aussi l'amie d'Elisa, cette circonstance n'avoit jamais éveillé sa curiosité. Ce jour étoit revenu pour la septième fois, lorsque mistriss Enfield reçut avec le paquet accoutumé une lettre dont le cachet portoit l'empreinte d'une cou-

ronne ; elle apprit en l'ouvrant, que M. Dickens étoit enfin arrivé au but de son ambition : il venoit d'être créé comte de Roseville et baron de Barton : ainsi la bienfaitrice d'Edward portoit alors le nom de comtesse de Roseville. Le nouveau titre, cependant, ne cachoit pas l'ancienne amie, car la même bienveillance, la même modestie se faisoient remarquer dans chaque phrase de la lettre que la comtesse terminoit en annonçant qu'elle, et sa famille, viendroient dans l'automne visiter les travaux du château presqu'achevé, et appelé dorénavant, Roseville-park.

L'imagination d'Edward fut bientôt occupée de nouveaux évenemens. Moins d'une semaine après la réception de la lettre, l'équipage somptueux de lady Roseville vint étonner les rustiques habitans de la vallée, et s'arrêter à la porte de mistriss En-

field. Lady Roseville, accompagnée par son fils et sa fille, descendit précipitamment de sa voiture, embrassa Edward avec tendresse, et se réjouit de voir mistriss Enfield rendue à la tranquillité. Lord Barton, son fils, étoit dans sa treizième année, et sentoit à merveille l'importance de sa nouvelle dignité. « Quoi ! s'écria-t-il, ce beau garçon seroit le pauvre enfant abandonné, que le Noir tira de la mer, il y a sept ans ! Comme il a grandi !

— Paix, mon fils, dit lady Roseville, choquée de cette brusque attaque.

— Quest-ce que cela veut dire, maman ? demanda Edward. Voilà qui est étrange, continua le jeune lord ! Pense-t-il donc que cette dame soit sa mère » ?

Ce dialogue s'établit si promptement, que lady Roseville et mistriss Enfield ne purent le prévenir. Elles se regar-

doient en silence, et cherchoient à éviter les yeux interrogatifs du pauvre Edward, qui restoit silencieux et humilié. Enfin, sa seigneurie lui dit: « Non, mon cher petit, mistriss Enfield n'est point votre mère ; elle est seulement votre meilleure amie. »

Edward ne répondit rien ; mais il laissa retomber la main d'Elisa qu'il tenoit, et regardant mistriss Enfield, il parut craindre et desirer d'entendre sa voix.

La bonne veuve, touchée de la pénible anxiété de l'enfant, ne put prononcer un seul mot.

« Etes vous ma mère, lui demanda-t-il enfin avec effort ?

Non, je ne suis pas votre véritable mère, dit-elle en l'embrassant, mais je vous aime autant que si je l'étois.

— Cette lady est donc ma mère, repliqua Edward, avec simplicité, et

elle vient pour m'éloigner de vous et d'Elisa. »

Le jeune lord fit un bruyant éclat de rire.

Lady Roseville regarda sevèrement son fils, et attirant vers elle le pauvre Edward, dont le cœur étoit gonflé et les yeux pleins de larmes. « Je serois fière d'avoir un fils tel que vous, Edward, mais je ne suis pas votre mère. Non, mon cher enfant, votre pauvre maman périt dans la mer, lorsque vous étiez encore très-jeune. »

L'enfant s'écria : « Maintenant je conprends ce que ce jeune gentilhomme a voulu dire : ma mère a été noyée. O ! Pourquoi le Noir ne la sauva-t-il pas, au lieu de moi ? — Doux enfant ! dit la comtesse, en le serrant dans ses bras. — Mais où est le Noir ? Qu'est-il devenu, demanda Edward, après une pause, pendant laquelle il sembla réfléchir ?

— Il est mort, répondit la comtesse, mais, écoutez-moi, continua-t-elle, s'apercevant qu'il s'affligeoit beaucoup de l'incertitude de son origine si malheureusement découverte ; écoutez-moi, et je vais vous raconter votre histoire.

Lady Roseville arrangea son récit de la manière qui lui sembla la plus propre à calmer sa douleur. Mais Edward paroissoit absorbé dans ses pensées ; et lorsque lady Roseville eut fini, il fixa ses yeux sur un portrait du docteur Enfield, suspendu à la cheminée, et dit à Elisa : « Chère Elisa, c'étoit là votre père, et moi, je ne connoîtrai jamais le mien. »

Un torrent de larmes suivit ces paroles ; lady Roseville parut surprise de trouver tant de sensibilité dans un enfant de cet âge. « J'en ai souvent été surprise aussi, dit mistriss Enfield,

et j'ai toujours craint ce moment pour lui. »

Lady Roseville, pour éloigner ce triste sujet de conversation, proposa à Edward de venir avec elle voir le château. « Oh ! pas à-présent, lui dit-il, ma tête me fait bien du mal. »

Lady Roseville, voyant la consternation que la découverte du secret de l'aventure d'Edward avoit jetée dans la chaumière, prit congé des habitans, et promit de revenir le lendemain. « Ne pleurez pas, petit, dit lord Barton, qui pendant tout le tems avoit joué avec la chaîne de sa montre, mon père aura soin de vous. » Sa sœur, douée de la plus aimable sensibilité, compatit aux chagrins du pauvre orphelin, prit sa main, lui dit : « Dieu vous bénisse, Edward »; et une larme tomba de ses beaux yeux sur la main qu'elle tenoit.

L'esprit d'Edward reçut un tel choc

de la brusque découverte de son origine, que les tendres caresses de mistriss Enfield, ne purent entièrement l'effacer. Il resta immobile comme une statue, après le départ de lady Roseville, et les efforts de mistriss Enfield et d'Elisa, pour le distraire, sembloient augmenter son chagrin : il ne sortit de sa rêverie que pour arracher, par ses questions, tous les détails de son histoire.

La nuit vint, et pour la première fois, Edward se retira avec un cœur oppressé. Son sommeil fut troublé par les songes les plus lugubres. Le lendemain matin, pendant le déjeûner de la famille, un valet de pied apporta un billet de lady Roseville, qui engageoit mistriss Enfield, Elisa et Edward, à venir au château. En approchant de la superbe habitation de ses bienfaiteurs, l'imagination d'Edward lui peignit le comte de Rose-

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

ville sous une forme si sévère, qu'il pâlit, trembla, et que la splendeur du palais où il entroit, ne put affoiblir cette crainte. Cependant, encouragé par les sourires de mistriss Enfield, le petit protégé du noble lord monta un escalier de marbre blanc, qui menoit à une aile du bâtiment, dans une suite de pièces arrangées pour le séjour momentané de la famille Roseville.

Les portes d'un petit salon s'ouvrirent, et Edward vit la comtesse et sa charmante fille déjeûnant. Ses yeux parcoururent rapidement le reste de l'appartement. Le comte n'y étoit pas, et son cœur, délivré de l'appréhension qui le tourmentoit, battit de joie, quand la comtesse, venant à eux, leur fit des excuses de l'absence du comte, qu'elle dit être parti pour Londres avec son fils. Edward se livra sans contrainte à son caractère obser-

vateur, en examinant les merveilles qui l'entouroient. Les peintures exquises, la magnificence des meubles, et l'élégante décoration des appartemens, lui fournirent un amusement qui éloigna tout fâcheux retour sur lui-même.

Une juste connoissance des arts peut être acquise par l'étude; mais ce prompt discernement, cet amour du beau et du sublime, appelé vaguement bon goût, est un don de la nature. Dès cette époque, Edward s'en montra possesseur. Il contemploit avec extase les beautés que la main de la richesse avoit répandues avec profusion dans le château du comte de Roseville. Mais quand les douces caresses de lady Roseville et les soins de lady Emilie, pour l'amuser, se joignirent à ce plaisir, quand la première fit résonner les cordes de sa harpe, et quand la seconde lui

ouvrit son portefeuille de dessins, lui expliqua les noms et les propriétés des plantes, et l'usage d'un théâtre nouvellement construit, Edward, transporté, ne put exprimer tout son ravissement. Elisa partageoit toutes les attentions prodiguées à Edward, et paroissoit, relativement à lui, presque insensible ; les objets qu'elle voyoit l'amusoient, mais n'excitoient pas en elle l'ivresse que manifestoit Edward ; son esprit seul étoit occupé, son cœur n'éprouvoit point un vif intérêt ; tandis que cette scène portoit dans l'âme du jeune enthousiaste et y faisoit naître de nouveaux desirs, de nouvelles espérances et de nouvelles craintes. Le jour finit cependant, et Edward fit l'expérience de l'inconstance du cœur humain. Le lieu dont il s'étoit approché avec tant de répugnance, il alloit le quitter avec un extrême regret ; il soupira en songeant à la simplicité

de sa demeure ; il soupira encore, lorsqu'il compara les talens et les manières élégantes de lady Roseville et de sa fille, avec les qualités moins brillantes de mistriss Enfield et d'Elisa, qu'il avoit considérées jusqu'alors comme des êtres parfaits. Ce fut donc avec un plaisir extrême qu'il entendit lady Roseville, dire qu'elle ne quitteroit pas le château avant trois jours, et qu'elle espéroit les avoir tout ce tems avec elle.

Les trois jours ne parurent pas à Edward moins délicieux que le premier. La comtesse partit pour Londres au commencement du quatrième, mais ce peu de tems suffit pour donner au jeune esprit de son protégé, une élégance que les années ne firent que développer davantage.

L'impression que les grâces et les perfections d'Emilie avoient produite sur lui, loin de s'effacer, acquit en-

core plus de force. Son sourire ingénu, le charme expressif de ses beaux yeux bleus, sa taille élégante, restèrent toujours présens à sa mémoire. Elisa cessa de l'intéresser autant qu'elle l'avoit fait jusqu'alors.

Elisa, bonne et jolie, n'étoit dépourvue ni d'instruction, ni d'intelligence, mais elle manquoit de ce feu qui anime l'esprit et la beauté, et qu'on voyoit étinceler dans les regards d'Emilie. Elisa exécutoit une sonate sur le piano, avec précision et justesse, mais l'effet qu'elle produisoit étoit celui d'un tableau sans couleur et sans vie, si on le comparoit à l'enchantement que faisoit éprouver Emilie, lorsqu'elle dansoit en agitant un tambour de basque avec ses belles mains.

« Oh ! je voudrois encore voir danser lady Emilie dans la plaine, disoit Edward ; » d'autres fois, s'adressant à Elisa, il la prioit d'apprendre

à jouer du tambour de basque comme lady Emilie. Ses pensées étoient alternativement occupées par la jeune lady et par d'inutiles réflexions sur son origine. Ses promenades étoient toujours dirigées vers Roseville-Park ; il fatiguoit de questions sur la famille Roseville, les artistes employés à décorer le château, et toutes les réponses qu'il recevoit augmentoient la crainte que lui inspiroit le lord, et sa vénération et son affection pour la comtesse et sa fille.

CHAPITRE V.

Un Étranger.

Edward étoit âgé de plus de dix ans, lorsqu'un soir, revenant seul d'une de ses courses au château, il aperçut près du parc un homme simplement habillé, d'environ 40 à 50 ans, qui, appuyé sur sa canne, contemploit l'édifice d'où il venoit de sortir.

« Dites-moi, jeune homme, demanda l'étranger, à qui appartient cette belle habitation ?

— Au comte de Roseville, Sir.

— Roseville, c'est de la nouvelle création, car je ne connois pas ce nom. Mais vous demeurez, j'imagine, dans le voisinage ; pourriez-vous m'apprendre où est d'Arlington-Hall ? Absent depuis quelques années, je peux

me tromper ; cependant, il me semble que c'étoit dans cet endroit. — Ce nouveau château, Sir, a remplacé d'Arlington-Hall.—J'entends : la noble et hospitalière demeure des d'Arlington a été démolie pour faire place au temple éphémère du luxe, et nos ancêtres, du haut des cieux, détournent tristement leurs regards de ce lieu profané. »

Edward, pensant que cette apostrophe ne lui étoit pas adressée, continuoit son chemin, lorsque l'étranger le rappelant, le pria de le conduire à quelque habitation où il pût obtenir des rafraîchissemens. « Je connoissois parfaitement ce pays, ajouta-t-il, mais il s'y est fait des métamorphoses si merveilleuses, qu'à peine puis-je en croire mes sens.

— J'allois au logis, à cette petite maison blanche que vous voyez d'ici, Sir : nous n'en sommes pas à plus d'un quart

de mille, et je suis certain que mistriss Enfield vous recevra avec plaisir ; cependant, si vous le préferez, je peux vous conduire au château ; je connois la femme-de-charge, et...

— Non, non, quand un pauvre voyageur a le choix entre une chaumière et un château, il ne doit pas hésiter ! à la chaumière, mon ami. »

Ils furent reçus à la porte par mistriss Enfield.

« Les assurances ingénues de ce jeune enfant m'ont encouragé, Madame ; il m'a dit que vous ne repoussiez jamais le voyageur fatigué. —Non jamais, dit Edward : chère Madame, cet étranger semble avoir grand besoin de repos.

— Je suis non seulement fatigué, mon jeune ami, mais encore cruellement tourmenté. J'ai voyagé dans les voitures publiques depuis Scarboroug; je les ai quittées pour prendre à pied

la route de d'Arlington, où j'espérois recevoir le plus tendre accueil ; et à mon grand étonnement, je trouve que cette noble habitation n'existe plus. »

Mistriss Enfield se plaisoit à remplir tous les devoirs de l'hospitalité ; à peine l'étranger fut-il entré dans le parloir, que la table fut couverte de rafraîchissemens. Edward prit sa canne et son chapeau, Elisa lui avança une chaise, et mistriss Enfield, avec un sourire bienveillant, l'invita à s'asseoir.

« Cette scène, Madame, dit l'étranger, me feroit croire que j'avois tort de penser que la bonté désintéressée ne se rencontroit plus sur la terre.— De nombreux malheurs ont pu seuls vous donner cette opinion ; mais plus d'un exemple s'offrira pour vous en dissuader. — Ah ! Madame, vous vivez ici dans la solitude ; habituée à la simplicité de la nature, vos idées ne m'étonnent point. »

— Mais mon existence même ici, prouve celle de la bonté désintéressée. » Et elle raconta avec l'effusion d'un cœur reconnoissant, la généreuse conduite de lady Roseville.

« Elle agit comme une d'Arlington; elle est digne de son père.

— Vous connoissez donc les d'Arlington?

— Oh, oui! je les connois bien. Mais quel étoit ce comte de Roseville?

— Un homme immensément riche.

— Qui, avec sa richesse, a acheté un titre? »

Mistriss Enfield sourit.

« La richesse, Madame, dans ces jours de corruption, tient lieu de toutes les vertus; et quoique je ne connusse pas sa nouvelle dignité, je n'ignorois pas les événemens qui ont amené une alliance entre un homme d'une si basse naissance et la fille d'un

d'Arlington. » En finissant ces mots, l'étranger chercha vainement à cacher ses larmes. « Pardon, Madame, continua-t-il, le nom de d'Arlington rappelle à ma mémoire de si douloureux souvenirs, que je ne puis vaincre mes regrets. » Il se leva et marcha vers la fenêtre, d'où l'on découvroit l'abbaye de Beauchamp... « Encore...! s'écria-t-il, en se détournant; la vue de ces tours antiques déchire mon cœur. »

Mistriss Enfield chercha vainement à le calmer; il murmura sans l'écouter des mots inintelligibles, puis revenant à lui : « Ne vous alarmez pas, Madame, dit-il, ces larmes me sont échappées malgré moi; mais je jure que ce seront les dernières dont j'aurai à rougir. » Il s'arrêta, puis reprit avec calme : « Beaucoup d'années se sont écoulées depuis les heureux jours de mon enfance : je demeurois alors dans ces lieux; l'abbaye

et ses tours vénérables, ce lac paisible et ces montagnes menaçantes furent les premiers objets qui frappèrent mon esprit. En les revoyant je ne peux me défendre de comparer les plaisirs purs et les délices inaltérables qui remplissoient mon ame, avec ce que j'ai souffert depuis et ce que j'endure encore. »

La vivacité et le désordre des discours de l'étranger, son air mélancolique, ses regards égarés firent penser à mistriss Enfield que sa raison étoit altérée.

Edward, qui d'abord l'écoutoit avec intérêt, s'éloigna de lui par un mouvement involontaire : l'étranger le remarqua.

« Eh! quoi, mon jeune ami, vous avez peur de moi!... Donnez-moi votre main?... Quel âge a votre fils, madame?

— Edward a dix ans, Sir; mais il n'est pas mon fils.

— Votre neveu, peut-être.

— Non, Sir, il ne tient pas à ma famille.

— Quel est donc votre nom, jeune homme?

— Edward.

— Bien; mais l'autre? »

Edward rougit, retira sa main, fondit en larmes et quitta la chambre suivi par Élisa.

« Vous lui avez innocemment causé une grande peine; il a été recueilli par pitié, et il ignore qui il est.

— C'est un enfant abandonné, dit l'étranger, j'ai bien du regret de ma question. Mais comment n'a-t-on pas songé à lui donner un nom?

— C'étoit le projet de lady Roseville.

— Lady Roseville! Amelia d'Arlington! par quel hasard s'est-elle chargée de cet enfant? »

Mistriss Enfield, alarmée de l'impétuosité de l'étranger, hésita dans sa réponse.

« Dites, madame, je vous en supplie, dites-moi la vérité : quelle part Amélia a-t-elle dans sa destinée?

— Elle est sa meilleure amie, sa bienfaitrice.

— Seroit-il possible! mais quel événement peut encore m'étonner ! Le cœur des femmes est si impénétrable... Mistriss Enfield, cet enfant a-t-il des droits aux soins d'Amélia? »

Mistriss Enfield ne comprit pas d'abord cette question; mais les regards expressifs de l'étranger l'éclairant tout-à-coup, elle se leva avec indignation, et tirant la sonnette : « Sir, dit-elle, mon domestique vous attend. » Elle quittoit la chambre, lorsque l'étranger saisissant sa robe, s'écria : « Madame, si vous avez un cœur compatissant, pardonnez-moi, pardonnez à un homme dont le désespoir a troublé la raison.

— Je vous pardonnerois facilement les insultes qui me seroient person-

nelles ; mais quand vous attaquez l'honneur d'une femme dont l'ame est aussi pure que celle des anges, je dois éviter toute communication avec vous.

— Je ne saurois partir poursuivi par votre colère ; croyez-moi : votre cœur lui-même n'a jamais senti une plus tendre admiration, un plus profond respect pour Amélia d'Arlington que le mien. »

Adoucie par cette assurance, mistriss Enfield ferma la porte et lui dit : « L'histoire d'Edward est singulière ; je vais vous la raconter, et vous verrez que l'intérêt de lady Roseville pour lui est honorable et digne d'éloge. »

Mistriss Enfield commença son récit : mais parvenue à l'entrée du matelot et de l'enfant dans la cabane de Laurence, elle vit la physionomie de l'étranger s'altérer tellement qu'elle s'arrêta.

« Continuez, s'écria-t-il : cet enfant est-il le jeune garçon que je viens de voir ?

— Lui-même. Pourquoi tremblez-vous, Sir?

— Un Noir, dites vous... La côte de Sussex, la date de l'année, le mois de septembre... l'enfant âgé d'un an. Oh! maudit soit le hasard qui l'amena ici! ». Il se tut, serra ses mains l'une contre l'autre et leva les yeux vers le ciel.

Mistriss Enfield étoit immobile de surprise; un secret pressentiment lui disoit que le père d'Edward étoit devant elle.

L'étranger s'écria: « Oui... J'y suis résolu... Adieu.

— Oh! Sir, un moment, je vous supplie.

— Non, je ne reste pas ici un seul instant, pas un jour dans ce comté.

— Ne voulez-vous donc pas vous expliquer: considérez dans quelles anxiétés vous nous jetez.

— Vous parlez d'anxiétés, d'incertitude; que sont-elles comparées aux

tortures d'un cœur outragé comme le mien : ne me retenez plus, Madame, ma volonté est invariable.

— Vous ne le verrez pas?

— Non, fût-ce même pour le sauver de sa perte. »

Il s'enfuyoit de la chaumière lorsqu'il rencontra Edward, qui, baissant la tête, chercha à l'éviter.

L'étranger parut prendre une nouvelle résolution ; il le saisit par le bras, et le fixa attentivement. Mistriss Enfield qui l'avoit suivi resta tremblante près de lui. L'étranger resta quelques instans sans parler ; puis relevant les boucles de cheveux qui ombrageoient la tête d'Edward : « Voilà bien les yeux dit-il, la bouche gracieuse, tous les traits de sa mère ; mais ton père... Éloigne-toi malheureux, pourquoi t'ont-ils sauvé des flots ! » Et repoussant le pauvre enfant, il s'éloigna précipitamment.

Mais tout-à-coup il s'arrêta, revint et rappela Edward, qu'un mélange de surprise et de terreur retenoit à la place où il l'avoit laissé.

L'étranger, avec un sourire amer, dit : « J'ai tort, il n'est pas complice de ma honte ; vous saurez, Madame, que sa mère a trahi ses sermens. Dois-je m'en prendre à lui du mal que m'a fait celle qui lui donna le jour?

— Ma mère ! ma mère...., s'écria Edward! vous la connoissez, dites-moi qui elle est? Laissez-moi courir à elle; songez combien il est cruel de ne pas connoître ses parens. »

Dans la châleur de ses supplications, il se jeta à genoux, et entoura de ses bras l'étranger, qui détourna la tête, et ne répondit à Edward que par un profond gémissement. Mistriss Enfield joignit ses prières à celles du pauvre enfant, et conjura l'étranger d'expliquer le mystère de sa conduite. « Je

suis venu ici pour chercher l'oubli de mes peines, dit-il ; j'esperois y vivre ignoré jusqu'à ce que la mort vînt mettre un terme aux souffrances qui m'ont accablé. Oh ! qui auroit pu soupçonner que dans ce lieu même je rencontrerois la vivante image de celle qui causa mes plus vives douleurs, que cet enfant me rappelleroit le tems où elle étoit innocente comme lui, tandis que sa ressemblance même est le cachet évident de ma honte ! Oui cet enfant est le fils de ma femme. »

— Vous êtes donc mon père, s'écria Edward, et c'est à la Providence que je dois cette rencontre.

— Moi votre père, dit l'étranger en s'arrachant des bras d'Edward... Non, pauvre misérable : tu es le fruit du crime et de l'adultère ; tu n'as plus de parens, car ta mère et son amant périrent victimes de la tempête. »

Edward, abandonnant son soutien, tomba prosterné sur la terre.

Mistriss Enfield courut à son secours; et le mystérieux étranger, avec l'accent du désespoir, dit : « Où fuir, pour échapper au malheur! » Et bientôt on le perdit de vue.

CHAPITRE VI.

Un Vieux Serviteur.

Plusieurs mois se passèrent ajoutant journellement aux regrets d'Edward, qui ne pouvoit abandonner l'espoir de voir encore le mari de sa mère. Cependant l'étranger ne revint pas, et le cœur d'Edward se livra à la tristesse. Tous les efforts de mistriss Enfield et d'Elisa pour dissiper la mélancolie causée par les discours du mystérieux inconnu, furent inutiles. La nature avoit doué Edward d'une sensibilité que la singularité de sa position et la solitude dans laquelle il vivoit augmentoient encore. Il n'avoit d'autre compagnon de jeux qu'Elisa. Les enfans du voisinage étoient employés à des travaux qui lui étoient

étrangers. Les livres devinrent sa société la plus habituelle, et bientôt la bibliothèque du docteur Enfield lui fournit le seul plaisir qu'il voulût goûter. Ainsi se passèrent les treize premières années de sa vie. L'incident de l'étranger avoit été raconté à lady Roseville, mais elle voyageoit sur le continent avec lord Roseville, son fils et sa fille, et n'écrivoit plus que très-rarement. Edward commençoit à méditer sérieusement sur sa position, et quelquefois il parloit de sa destinée future, jusqu'à ce qu'il vît les yeux de mistriss Enfield et d'Elisa se remplir de larmes. Plus fréquemment encore il faisoit seul de longues promenades, et donnoit pleine carrière à son imagination ; il formoit mille conjectures romanesques sur l'histoire de ses parens, et sur son propre avenir.

Un jour, dans une de ces excursions

solitaires, il se trouva inopinément sur le bord d'un précipice ; une cascade naturelle jaillissant de rocher en rocher, se jetoit au bas de la montagne, dans une petite rivière qui séparoit Roseville-Park de l'abbaye de Beauchamp.

Ce lieu plut à Edward, il se jeta sur le gazon; et, appuyant sa tête avec sa main, il écouta avec une sorte de plaisir mélancolique le murmure monotone de la cascade, tandis que ses yeux erroient sur la scène qui l'environnoit.

De chaque côté de la montagne, on découvroit un parc et un château ; mais combien leur aspect étoit différent! A droite, les tours ruinées de l'abbaye, un bois épais, où d'énormes chênes, enfans des siècles, ombrageoient de longues allées de gazon que la faulx n'avoit point visitées depuis des années. Des grottes ornées de

coquillages et surmontées d'images grossières couvertes de mousse, d'humbles hermitages couverts de chaumes, des fontaines gardées par des amours en plomb, montroient qu'à une époque reculée la grandeur et la puissance avoient habité ces lieux, et proclamoient l'histoire de leur abandon. Le silence n'étoit interrompu que par les cris discordans des oiseaux de proie, cachés dans la cîme des pins.

Lorsque les yeux se tournoient vers la gauche, une scène bien différente se présentoit. Des arbres de toute espèce, disposés en groupes sur un gazon uni; des fleurs, des arbrisseaux, des canaux, des statues, des pavillons, donnoient une apparence d'enchantement à ce mélange savant des effets de l'art et de la nature. Au milieu de ce vaste terrein s'élevoit la demeure de lord Roseville, qui réunissoit la magnificence d'un palais oriental à l'élégance

d'une Villa italienne. Dans quelques endroits du parc on récoltoit encore l'épi doré du froment ; dans d'autres parties, on voyoit paître de nombreux troupeaux. Un superbe yacht flottoit majestueusement sur un large canal, et un peu plus loin des pêcheurs jetoient leurs filets.

Edward contemploit depuis longtems la variété de ce tableau, quand une voix humaine attira son attention. Bientôt il aperçut à quelque distance, au-dessous de lui, Adam Osborn, le vieil intendant de sir Edward Beauchamp. Il montoit lentement suivi par un chien, à qui, de tems en tems, il adressoit ses lamentations, n'imaginant point que personne pût les entendre.

Adam avoit alors près de 80 ans. A peine en comptoit-il douze, quand il fut admis parmi les domestiques de l'abbaye de Beauchamp. Les généra-

tions s'étoient succédées devant lui. Il avoit bu joyeusement à la naissance des fils de cette honorable maison ; il avoit dansé à leurs noces, et les avoit vus avec douleur le précéder dans la tombe. Il avoit vu cette demeure de ses nobles maîtres remplie par la foule de leurs amis, et bientôt l'influence glaciale de l'adversité avoit dispersé cette troupe légère. Il survivoit pour comparer la décadence journalière de l'abbaye, avec l'accroissement du pouvoir et de la richesse des Roseville. Edward, à qui quelques villageois avoient montré le vieil Adam, le reconnut aisément ; mais il étoit entièrement inconnu à l'intendant, dont les phrases interrompues vinrent frapper son oreille. « Voilà donc le nouveau château de ce nouveau comte, disoit-il.... Bon Dieu ! cet homme a pu devenir comte... Au moins s'ils disent que nous sommes pauvres, ils seront obli-

gés de respecter les nobles ancêtres de mon maître.... »

Edward écoutoit avec intérêt ces témoignages de l'affection d'Adam pour ses maîtres ; et, en faveur de ce sentiment, il excusoit sa prévention contre lord Roseville. Il voyoit parfaitement, d'où il étoit placé, et sans en être aperçu, le vieil intendant qui venoit de s'asseoir sur une petite éminence.

« J'ai vu, continua le vieillard d'un ton plaintif, j'ai vu ces terrasses solitaires couvertes de seigneurs richement parés, tandis qu'une table magnifiquement servie occupoit toute la longueur de cette allée. Jamais ces heureux jours ne reviendront ! Le jeune baronnet sera encore très-riche, dit-on, mais il est dans l'étranger ; je hais ces voyages, celui de mon bien aimé Alfred lui est devenu si fatal... Oh ! quel noble maître c'eût été. »

Adam essaya de se lever après ces

derniers mots, mais son bâton lui échappa, et le vieillard fut précipité d'une hauteur assez considérable. Edward poussa un cri d'effroi, et s'élança à son secours. Le chien s'agitoit autour du pauvre Adam qui étoit étendu par terre, et privé en apparence de tout sentiment. Edward s'arrêta un moment, hésitant s'il n'iroit point chercher de l'aide ; mais une plainte du pauvre intendant le décida : il courut à la rivière, apporta de l'eau dans son chapeau, et après lui en avoir fait avaler quelques goutes, il eut la satisfaction de voir ses yeux souvrir, et bientôt après l'assurance que cette chûte ne seroit suivie d'aucun accident grave.

« Quel ange du ciel êtes-vous? dit Adam qui le fixoit avec surprise : personne n'étoit près de moi quand je suis tombé.

— J'étois assis sur ce gazon, Sir,

au sommet de la montagne, quand vous êtes venu ici ; j'ai vu votre chûte , et j'en remercie le ciel, puisque j'ai pu vous être utile.

— Vous m'avez sauvé la vie , répondit le vieillard ; » et, avec le secours d'Edward , il parvint à se relever et à marcher, quoique péniblement et en s'appuyant sur l'épaule de son jeune conducteur. « Je ne peux que vous remercier , et Dieu vous recompensera ; car c'est une chose merveilleuse dans ce tems que de voir un jeune homme secourir la vieillesse ; mais dites-moi qui vous êtes ? — Je demeure dans la vallée à la maison blanche.

— Quoi ! vous êtes l'enfant dont mistriss Enfield prend soin ? — Oui. — Oh ! je ne suis plus surpris que vous soyez compatissant ; j'ai entendu dire tant de bien de votre mère adop-

tive, que si elle n'avoit pas été liée avec le comte, j'aurois été la voir.

— Et pourquoi cela en empêche-t-il, demanda Edward? — Pourquoi!.. Ah! c'est une longue histoire, jeune homme. Les douleurs d'Adam augmentant à chaque pas; il garda le silence jusqu'à son arrivée à l'abbaye, où ils furent reçus par mistriss Newton, la femme de charge, qui n'étoit guères moins âgée que l'intendant; les autres habitans de l'abbaye, consistoient en deux femmes, un jardinier et son fils.

Edward, après avoir déposé le vieillard dans son fauteuil, alloit prendre congé, mais Adam s'écria: « Non pas, s'il vous plaît, jeune homme, asseyez-vous; il faut que nous fassions plus ample connoissance. Je ne peux quitter si vîte celui qui m'a secouru avec tant de bonté; mais sans cet accident une personne sous la dé-

pendance de lord Roseville n'auroit jamais mis le pied dans l'abbaye de Beauchamp. »

Edward rougit : « Je pense, Sir, dit-il, qu'il vaut mieux que je vous quitte ; je me réjouis d'avoir pu vous être utile, et j'estime votre attachement pour une famille que vous avez servie si long-tems. Mais vous paroissez connoître quelles sont mes obligations envers lord Roseville, et vous devez sentir qu'il m'est pénible d'entendre parler de lui avec mépris. »

Mistriss Newton fixa Edward avec étonnement.

« Soyez qui vous voudrez, dit Adam, vous n'êtes pas un enfant ordinaire.

— Je suis l'enfant des bontés de lord Roseville, répondit Edward ; et vous êtes l'ennemi de celui que je dois aimer et honorer.... Adieu, Sir.

— Arrêtez un moment, vous êtes

jeune et vif..... Je vous promets de ne plus prononcer devant vous le nom de ce comte. Asséyez-vous, mistriss Newton va nous préparer du thé. » Edward avoit rencontré Elisa dans le village au moment où il le traversoit avec Adam ; certain de ne causer aucune inquiétude, il céda au desir qu'il avoit de voir l'intérieur de l'abbaye, et accepta le repas préparé pour lui. Aussitôt qu'il put en trouver l'occasion il exprima sa curiosité, et mistriss Newton, fort aise d'étaler son savoir, le conduisit dans les vastes appartemens.

Le contraste entre l'abbaye et Roseville-Park étoit aussi frappant dans l'intérieur qu'à l'extérieur.

Edward avoit admiré chez le comte l'élégance moderne, la grandeur et la grace : il éprouva une satisfaction d'un autre genre en contemplant la majesté antique des décorations et la magni-

ficence royale des ameublemens. Une sorte de respect craintif saisit son ame. Une longue galerie de tableaux de famille s'offroit à lui. Ce général, lui disoit-on, étoit frère de cet archévêque, et tous étoient fils de ce grave personnage, couvert d'hermine, neveu de ce cardinal, et petit-fils de ce chevalier, armé de toutes pièces. On lui racontoit les aventures de plusieurs ancêtres des Beauchamp, représentées sur les tapisseries des chambres, par les belles mains de leurs compagnes; il écoutoit les traditions qui expliquoient les symboles de leurs armoiries; on lui montroit les armes avec lesquelles ils combattoient, les bannières qu'ils avoient conquises au prix de leur sang. Edward ne put voir et entendre toutes ces choses sans s'imprégner de l'esprit de ces tems aux quels sa jeune imagination le reportoit. Il sentoit un pieux enthousiasme pour cette famille antique, et se plaçant

en idée dans la position d'un descendant de ces illustres ancêtres, son cœur battoit d'émulation et du desir d'imiter leurs nobles actions.

Les expressions d'admiration qui échappoient de sa bouche ingénue, charmoient la vieille femme de charge; et, quand la nuit le força de revenir avant d'avoir vu le tiers de l'abbaye, les mêmes sentimens répétés firent oublier au vieil Adam son accident. Il serra le jeune homme dans ses bras, et s'écria : « Oh ! s'il avoit plu à Dieu que le noble Alfred eût vécu, et que vous fussiez tombé dans ses mains, au lieu de....» Il s'arrêta, Edward l'embrassa affectueusement, lui promit de revenir le lendemain, et retourna au logis étonner mistriss Enfield et Elisa des idées romanesques que sa visite à l'abbaye lui avoit inspirées. Ses premiers mots en entrant furent : « Oh ! pourquoi ne suis-je pas né dans ces

tems. ... — Dans quels tems, dit Elisa ? — Dans ceux où se passoient les actions représentées sur les tapisseries de l'abbaye de Beauchamp. C'étoit un noble personnage que le premier Richard de Beauchamp, surnommé le Généreux. — Qu'avoit-il donc fait de si merveilleux, demanda Elisa en souriant ? — Il vainquit trois barons qui assiégeoiénts son château en même tems. Les traîtres avoient amené leurs vassaux à minuit contre lui ; à un signal convenu, ils attaquèrent par trois points différens. Richard les repoussa avec un grand carnage, et fit deux barons prisonniers. Oh ! si vous voyiez cette tapisserie où il est représenté ! Dans un endroit, il charge les assaillans à la tête de ses braves soldats ; dans un autre, il arrache la javeline du traître John, et le fait prisonnier. Enfin, on le voit, après la victoire dans la grande salle du château, reprochant publiquement

aux barons captifs la bassesse de leur trahison (car ils avoient rompu une trève) et leur accordant leur liberté. Quelle belle scène ! Les casques des guerriers sont élevés en l'air, les dames présentent des écharpes brodées, des pages courent çà et là avec des gobelets massifs remplis de vin ; les ménétriers chantent la victoire, et le brave Richard reçoit avec modestie des hommages dont il semble confus. Oh ! pourquoi n'ai-je pas vécu dans ce tems? j'aurois pu acquérir un nom en dépit du destin.

— Edward, dit mistriss Enfield très-étonnée et un peu alarmée de cet enthousiasme, votre visite à l'abbaye vous a tourné la cervelle. — Non pas, répondit le jeune homme avec vivacité, elle a seulement enflammé mon cœur ; et, si vous n'avez pas les mêmes sentimens que moi, c'est que vous n'êtes pas des hommes.

CHAPITRE VII.

Éducation.

Edward, dans sa visite à l'abbaye, avoit produit une si favorable impression sur l'esprit du vieil intendant, qu'il desiroit aussi ardemment revoir le merveilleux enfant (c'est ainsi qu'il l'appeloit) qu'Edward lui-même souhaitoit parcourir encore l'intérieur des vieux bâtimens. Le lendemain de bonne heure, il courut à l'abbaye, et fut reçu avec joie. Adam, complètement rétabli de sa chûte, le promena de chambre en chambre, et entremêla ses explications d'anecdotes variées sur ses anciens maîtres. Tout ce qu'Edward entendoit lui inspiroit l'envie d'en savoir davantage encore, et les verbeuses narrations du vieil-

lard, ne pouvoient suffire à satisfaire son impatiente curiosité. Ce jour entier et le suivant furent entièrement consacrés aux nouveaux plaisirs que le hasard lui avoit procurés ; il devint le favori du vieil Adam, et de mistriss Newton, à qui il lut des vers d'un ancien manuscrit qu'elle estimoit beaucoup, avec tant de goût et de sensibilité, qu'il auroit étonné même de meilleurs juges. En peu de tems Edward acquit, par l'un ou l'autre de ces anciens oracles, une foule de détails sur la famille Beauchamp. Mais bientôt une nouvelle connoissance vint lui ouvrir un autre cours d'études : la longue absence de lady Roseville ne lui avoit point fait perdre de vue l'intérêt de son jeune protégé. Un digne ecclésiastique, avancé en âge et poursuivi par le malheur, lui ayant été fortement recommandé, elle voulut que ses bontés pour M. North, devinssent utiles à Edward ; elle

donna au premier une cure près de Roseville - Park, un logement au château et d'honnêtes appointemens, sous la seule condition de se charger de l'instruction d'Edward, et de l'initier dans les sciences que sa position l'avoit empêché de cultiver, lord Roseville ayant décidé que l'enfant resteroit chez mistriss Enfield, jusqu'à son retour en Angleterre. L'arrivée de cet ecclésiastique occasionna quelque interruption dans les constantes visites d'Edward à l'abbaye. Ovide et Virgile rivalisèrent, pendant quelque tems, avec les récits du vieil Adam, et les antiquités de l'abbaye. M. North, homme respectable et savant, n'étoit pourtant ni pédant ni exagéré dans ses principes; ses leçons s'accordoient avec les sentimens et le goût de son jeune disciple; aussi eut-il la satisfaction de lui voir faire des progrès également honorables pour le maître et pour l'élève.

Plusieurs années se passèrent ainsi, pendant lesquelles Edward prit une connoissance exacte des auteurs grecs et latins, et de ceux de son propre pays, judicieusement choisis et commentés par M. North.

L'absence même de la famille Roseville, que diverses causes retenoient encore dans l'étranger, devint, pour Edward, une source de nouveaux avantages. Le comte de Roseville, pendant son séjour à Milan, rencontra chez un seigneur un célèbre peintre italien, nommé Palmoretti, qui venoit de finir plusieurs ouvrages admirables à la Villa de ce seigneur, et qui étoit sur le point de partir pour la France avec un jeune élève de ce pays, nommé Dubois. L'ostentation du riche Anglais lui suggéra la pensée d'offrir une très-forte somme à Palmoretti, pour peindre le salon de Roseville. L'artiste accepta la proposition du comte, et partit pour le Cum-

berland avec son élève. Ils s'établirent à Roseville-Park, où les ouvrages qui leur étoient demandés devoient les retenir trois ou quatre ans.

M. North habitant aussi le château, et Edward le visitant journellement, il se forma naturellement une liaison très-intime entre eux et les étrangers. L'esprit philosophique de l'Italien, et les principes licencieux du Français, auroient pu devenir pernicieux à Edward, si les exemples autant que les préceptes de son excellent Mentor ne l'eussent préservé de ce danger. Sous son inspection la société des étrangers lui devint au contraire très-avantageuse, car il acquit par eux des talens, que la solitude dans laquelle il vivoit lui eût enlevé tous les moyens d'obtenir. Palmoretti n'étoit pas seulement un habile peintre; il surpassoit beaucoup de professeurs de musique, et son exécution sur divers instrumens

étoit admirée même en Italie. Son enthousiasme pour les beaux-arts lui fit prendre un vrai plaisir à leur gagner un nouveau prosélite. Il trouva dans le jeune Montagu, c'est ainsi qu'on appeloit Edward, un élève dont la persévérance et les dispositions surpassèrent ses espérances; aussi il ne le voyoit qu'avec peine sans un pinceau ou un violon à la main.

D'un autre côté Dubois le plaisantoit, avec la gaîté d'un Français, sur son air villageois et son goût pour les sciences sérieuses; il le supplioit de recevoir de lui quelques leçons d'armes et de danse. Edward y consentit et joignit bientôt ces deux talens à la peinture et à la musique. Il prit encore une parfaite connoissance des langues française, et italienne. Sa bonne fortune lui valut ainsi l'innocence et la santé dues à l'éducation simple de la campagne et les talens qui ne s'obtiennent trop

communément qu'en énervant les facultés du jeune élève par l'habitude du luxe des grandes villes.

Divisant ainsi son tems entre des études graves et des talens agréables ; visitant alternativement son vieil ami de l'abbaye et les habitans de Roseville-Park, Edward avança en âge, et l'effet que le mystérieux étranger avoit produit sur son esprit, s'effaça insensiblement.

CHAPITRE VIII.

L'Homme de la Forêt.

EDWARD atteignit sa 21e année sans qu'aucun évènement troublât la tranquillité dont il jouissoit ; le comte et sa famille étoient toujours dans l'étranger, et Adam Osborn continuoit à gouverner paisiblement l'abbaye. La pension d'Edward parvenoit régulièrement à mistriss Enfield avec des lettres très-tendres de lady Roseville, qui d'ailleurs ne donnoit aucun indice sur la destination future de son jeune protégé.

A cette époque, Edward avoit l'extérieur d'un homme fait : sa taille étoit noble et gracieuse ; son teint animé ; l'harmonie de ses traits, ses yeux étincelans, et le doux sourire qui embellissoit ses lèvres, annonçoient l'accord de la

plus aimable vivacité et de la bonté la plus touchante. En effet son cœur étoit resté pur, quoique son esprit se fût éclairé.

Quelquefois, lorsqu'il se rappeloit la dépendance inactive de sa position, un nuage de tristesse venoit obscurcir son front, mais l'espérance dissipoit bientôt ces ombres légères.

Tel étoit Edward, lorsqu'après avoir passé un jour d'automne à la chasse avec Dubois et le garde de lord Roseville, il s'aperçut vers le soir, ainsi que ses compagnons, que la poursuite du gibier les avoit entrainés fort loin.

« Quel est le chemin le plus court pour regagner le château, demanda Dubois ?

— A droite en sortant du bois, dit le garde.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Dubois ; je crois que c'est à gauche ; mais il importe de s'en assurer, car si

nous choisissons mal nous serons surpris par la nuit.

— J'aperçois, dit Edward, la cabane d'un bucheron, j'y vais courir pour apprendre le chemin: allez doucement, je vous rejoindrai avant que vous soyez à la route. « En disant ces mots il courut, et ne regardant que l'objet qu'il vouloit atteindre, il fit peu d'attention aux détours du sentier. Arrivé à la cabane, il n'y trouva aucun des habitans et ne put recueillir aucune information ; il voulut rejoindre ses compagnons, mais il chercha en vain le sentier qu'il avoit suivi ; plusieurs s'offroient à sa vue, et tous avoient la même apparence. Il s'avança dans la direction qu'il crut être celle qu'il avoit suivie; mais après avoir couru long-tems, il eut le chagrin de se trouver sur le bord d'un marais. Convaincu qu'il avoit pris une mauvaise route, il s'arrêta et réfléchit sur sa situation. Le ciel étoit

sombre, la lune ne paroissoit point, et à moins que le hasard ne lui fît découvrir son chemin, il n'avoit d'autre alternative que d'errer la nuit entière, ou de chercher un abri. Il appela de toutes ses forces; on ne répondit point, il tira un coup de fusil, espérant que ce signal seroit répété par ses camarades, il n'entendit rien : il monta sur un arbre élevé, et n'aperçut qu'une vapeur épaisse qui répandue sur tout le bois lui donnoit l'apparence d'un lac. Edward désespera de se tirer de cette position. Peu inquiet pour sa sûreté personnelle, il étoit tourmenté des alarmes de ceux qui l'attendoient. Dans cet état d'esprit il marcha dans le bois pendant plus de trois heures. La nuit étoit fort obscure, et la pluie vint ajouter à ses souffrances. Il fut un instant tenté de se reposer sur la terre, mais il sentit l'imprudence de ce dernier parti, et quoique excédé de fatigue il continua sa marche. Enfin il entendit

dans le lointain l'aboiement d'un chien, ce bruit lui rendit tout son courage ; il redoubla de vitesse, et entendant plus distinctement son guide, il jugea qu'il approchoit. Bientôt il découvrit une foible lumière, et en dix minutes il arriva assez près pour voir que cette lumière venoit de la petite chaumière qui avoit causé sa séparation d'avec ses compagnons. La clarté venoit d'un feu qui brilloit à travers la fenêtre ; le chien aboyoit toujours, mais les habitans paroissoient n'y faire aucune attention. Edward s'avança joyeusement, en regardant derrière la fenêtre ; il aperçut un robuste bucheron assis près du feu, sa pipe à la bouche, et un pot de bierre devant lui. Son chapeau et sa hache étoient suspendus à la cheminée ; en face de lui, sa femme cédant à la fatigue, s'endormoit, et une petite fille d'environ dix ans, assise aux pieds de sa mère, dormoit aussi la tête appuyée sur ses genoux.

Edward s'arrêta un instant à contempler ce tableau du bonheur domestique ; ensuite il frappa doucement contre le volet et jeta l'alarme dans le petit groupe. Cependant son aspect rassurant la famille du bucheron, il fut admis avec cordialité, et son hôte lui offrit une retraite pour la nuit. « Pourtant, ajouta-t-il, nous n'avons point de lit vacant, il y en a un ici-dessus dans lequel dort un singulier homme qui ne le partageroit pas avec vous, fussiez-vous son propre fils ; mais on vous fera bon feu, Peggy vous donnera un de nos matelats, et cela vaudra mieux que de passer la nuit dans le bois par le tems qu'il fait. —Qu'est-ce que tout ce bruit, bonhomme Ruddick ? s'écria une voix sur l'escalier. — Rien, rien du tout, maître Thomson, répliqua le bucheron, en faisant signe à Edward de se taire.

— J'ai entendu ouvrir la porte.

— C'étoit pour détacher Lion, voilà

tout, dormez tranquille. — Ruddick raconta ensuite à voix basse à Edward que Thomson étoit un bon locataire, qui les payoit bien, mais dont l'humeur étoit si bizarre, que s'il savoit qu'il y eût un étranger dans la maison, il s'enfuiroit même au milieu de la nuit. « Ainsi, ajouta le bucheron, levez-vous demain dès que je vous appellerai; car Thomson descendra au jour: s'il vous voyoit il ne resteroit pas une heure ici, et ce seroit une grande perte pour nous. »

Edward promit d'être exact, et se trouva heureux d'obtenir un abri à ce prix.

Il faisoit encore sombre, lorsque le bucheron vint le réveiller; il se leva de son humble couche, et ayant récompensé le bon paysan pour son hospitalité, ils sortirent ensemble éclairés par une lanterne, et s'acheminèrent vers l'endroit où Ruddick coupoit du bois; car Edward auroit vainement

essayé de retrouver son chemin avant le jour.

Quand ils eurent atteint l'endroit où travailloit le bucheron, une foible clarté commençoit à éclairer les objets. L'air frais du matin ranima Edward et colora ses joues. Il écoutoit avec plaisir le chant joyeux du bucheron qui faisoit aussi retentir les bois des coups vigoureux de sa hache. Le spectacle de l'indépendance et du contentement de ce courageux enfant du travail le conduisit insensiblement à comparer sa vie inactive avec celle de l'honnête Ruddick, et cette comparaison le jeta dans une rêverie peu agréable; mais tout-à-coup il quitta l'arbre contre lequel il s'appuyoit, et s'écria : « J'oublie l'inquiétude de mes amis; indiquez-moi, je vous prie, le chemin de Roseville-Park.

— De Roseville-Park? répéta le bucheron, en jetant sa hache et fixant

ses yeux sur Edward qui étoit en veste de chasse avec son fusil pendu en bandoulière : êtes-vous donc le garde de ce lord ; si cela est vous êtes bien heureux que le vieux Thomson ne vous ait pas vu, car il haît à mort tout ce qui appartient au nouveau comte. Mais si je ne me trompe, il vient de ce côté ; s'il vous demande qui vous êtes, ne l'avouez pas. Le voilà avec ma Betty qui apporte le déjeûner. » Edward se retourna, et vit à quelque distance un homme habillé comme un bucheron avec une ceinture autour du corps et une hache à la main ; à côté de lui marchoit la petite fille qu'il avoit déjà vue.

« Quel est ce M. Thomson, demanda Edward ? — Ah ! si vous pouviez le dire, répondit le bucheron en secouant la tête, vous en sauriez plus que tous les gens du pays.

— Il paroît bucheron comme vous.

— Il travaille un peu pour le faire croire ; mais il ne manque pas d'argent ; quelquefois il s'absente des semaines entières. Surtout ne lui laissez pas soupçonner que vous ayez passé la nuit dans ma maison. Allez de ce côté, et n'ayez pas l'air de le remarquer. »

Edward comptoit bien obéir aux injonctions du bucheron, mais cela lui devint impossible, lorsqu'en approchant il reconnut dans cet homme, qu'il vouloit éviter, l'étranger qu'il avoit vu plusieurs années avant chez mistriss Enfield.

Edward s'arrêta involontairement, la petite fille fit une révérence, et l'étranger salua.

« C'est ce monsieur qui a donné de l'argent à ma mère, dit avec naïveté la petite fille, qu'on avoit oublié de prévenir.

— De l'argent? et pourquoi.... demanda l'étranger. »

Edward jugea convenable d'intervenir dans cette conversation. « Pour m'avoir logé une nuit, dit-il.

— Un espion... C'est un espion, s'écria l'étranger. Et s'adressant à la petite : Allez à votre père, enfant.

— Votre soupçon m'outrage, Sir, dit Edward, le hasard ou plutôt la providence m'a conduit la nuit dernière à la chaumière, peut-être sans cela eussé-je péri dans le bois.

— Pourquoi alors me répondit-on une fausseté, quand je demandai la cause de l'interruption de mon sommeil?

— Parce que l'humanité de votre hôte lui défendoit de fermer sa porte à un malheureux accablé de fatigue, tandis que la nécessité le forçoit d'obéir au moins en apparence aux ordres contraires que vous lui aviez donnés.

— Ces raisonnemens sont-ils de lui ou de vous, Sir?

— Je vous ai dit la vérité, Sir, j'avois chassé pendant la journée entière avec mes amis, et la nuit me surprit si loin de Roseville-Park, que.....

— De..... Mais ne répétez pas ce nom; il me fait mal. Cependant, se pourroit-il?... Vos traits.... Parlez, ne vous ai-je pas déjà vu une fois?

— Vos conjectures sont justes, Sir, je suis l'objet des bontés de lord Roseville, et malgré votre déguisement, je vous ai reconnu sur-le-champ; mon cœur conserve le souvenir pénible de vos étranges discours.

— Quelle étonnante rencontre, s'il faut l'attribuer au hasard..! Mais cela peut-il être? dites-moi, jeune homme, comment avez-vous pu découvrir ma retraite?

— Je ne vous cherchois point, Sir,

et même en supposant que je l'eusse fait, aurois-je pu parvenir à trouver quelqu'un dont je n'ai pas eu la plus légère nouvelle depuis tant d'années? »

Tandis qu'Edward parloit, l'étranger le regardoit attentivement, et sa physionomie prenoit une teinte plus douce.

« En vérité, Sir, répéta Edward, cette seconde entrevue est l'effet du hasard aussi bien que la première.

— Ni l'une ni l'autre, s'écria l'étranger, ne sont dues au hasard; elles ont été amenées par la providence. Pauvre enfant outragé, la voix du ciel semble me reprocher mon injustice, et je ne veux pas vous cacher plus longtems l'intérêt... que je dois prendre à vous. » Tous les traits de l'étranger montroient le combat violent qu'il livroit à ses sentimens, et le sang d'Edward s'arrêtoit en écoutant ces importantes paroles.

« Vous me remplissez d'étonnement, dit-il enfin : *l'intérêt que vous devez prendre à moi !* Suis-je donc assez heureux pour voir encore quelqu'un à qui ma destinée soit connue ? Oh ! Sir, quoique vous sachiez des êtres à qui je dois toute ma tendresse, révelez cette précieuse vérité. Pourquoi éviter de répondre à cette question ?... Vous pleurez, je le vois ; vous me l'aviez bien dit, mes parens ne sont plus, mais au moins dites-moi qui ils étoient, que je puisse révérer leur mémoire, porter leur nom : quoique pauvre et dépendant je ne le dégraderai jamais.

— Noble créature, dit l'étranger, pourquoi t'ai-je fui, que pouvois-je craindre d'une âme telle que la tienne ?

— Vous m'avez fui ! s'écria Edward ; ma destinée est donc bien horrible puisqu'elle chasse loin de moi le seul être qui puisse me la faire connoître ? Ah ! Sir, vous n'êtes pas insensible, ju-

gez combien je dois souffrir dans ce moment d'incertitude, et terminez cette cruelle épreuve.

— Je vois les angoisses de votre cœur, et Dieu m'est témoin, que je desire ardemment vous épargner les tourmens que le destin vous inflige. Mais puisqu'il étoit ordonné que je vous retrouverois, je sens qu'il seroit encore plus cruel de me taire que de vous dévoiler le triste sort de votre père.

— Il étoit donc malheureux ? dit Edward avec sensibilité.

— Oh ! sa vie fut une scène d'infortune. Lorsque je vous vis il y a dix ans, j'outrageai la mémoire de votre mère ; des circonstances que j'ai découvertes récemment ne laissent aucun doute sur son innocence.

— Ne verrai-je pas mon père, s'écria Edward en tombant à genoux et élevant ses mains jointes vers l'étranger.

— Pouvez-vous appeler votre père celui qui fut le meurtrier de votre mère ? »

Edward tressaillit, son sang se glaça d'horreur.

« Je vois votre effroi.... Oh ! vous avez assez chèrement acheté cette découverte. Je suis.... je suis votre père, et ma cruelle jalousie força votre mère à fuir avec son ami et son enfant : ils furent conduits à la mort, tandis que vous fûtes sauvé pour devenir la punition de votre coupable père.

— Oh ! non, retractez ces horribles paroles. Je dois déplorer éternellement la perte de ma mère, mais puis-je mieux rendre la paix à son ame, qu'en offrant à mon père toutes les consolations que mon respect et mon amour pourront m'inspirer. Laissez-moi serrer vos genoux, et que de ce moment je ne sois jamais séparé de mon père. »

L'étranger chercha vainement à retenir ses larmes.

« Ce cruel silence me tue. Je suis jeune, peut-être craignez-vous de me confier votre secret. Répétez moi seulement que vous êtes mon père, confirmez par quelque fait le sentiment qui m'entraîne vers vous.

— Mon fils, mon cher fils! s'écria l'étranger en serrant Edward dans ses bras, le tems viendra peut-être où je pourrai avouer publiquement que je suis votre père; mais jusques-là, si je demande à votre cœur de s'en reposer sur ma foi, que répondra mon fils?

— Oh! Sir, quels que soient les motifs de ce mystère, je m'en rapporte entièrement à vous. Mon cœur impatient de se livrer aux plus douces affections de la nature, cède peut-être à des illusions, mais j'éprouve des sentimens qui m'étoient inconnus, et je crain-

drois de compromettre mon bonheur en cherchant à lui donner plus de réalité.

— Si de nouveaux chagrins vous attendent, mon fils, au moins soyez certain que votre père embrasse maintenant son unique enfant. Par de-là cette vérité tout est mystère, et je ne peux fixer le tems où cette obscurité se dissipera ; cependant tout dépend des événemens de l'hiver.

— Quoi ! mon père, la décision de votre sort est si prochaine ?

— Votre caractère est ardent, je le vois : mais si cette décision que vous êtes satisfait de voir s'approcher coûtoit la vie à votre père, si ses ennemis le sacrifioient à leur vengeance.

— Dieu qui protège l'innocence et la vertu garantira mon père de leurs atteintes.

— Ainsi parce que je suis votre père, vous en concluez que je dois être inno-

cent et vertueux. Oh ! nature, osera-t-on appeler tes secrètes inpulsions des erreurs du cœur?

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Rien, rien, ne cherchez point à former votre opinion sur des phrases interrompues.

— Mon seul objet, Sir, sera de vous prouver ma soumission.

— Je vais exiger une preuve de votre sincérité.

— Parlez, s'écria Edward avec vivacité, et vous serez obéi à l'instant; car je suis sûr que vous ne pouvez rien exiger d'incompatible avec l'honneur.

— C'est le secret le plus profond que je vous demande : nous sommes seuls ici, mais Dieu entendra votre serment, il lira dans le cœur dont je réclame l'obéisance. Etes-vous prêt à jurer devant lui, que vous ne divulguerez jamais sans mon consentement ce que je viens de vous apprendre, et que

vous ne laisserez pas soupçonner à votre plus cher ami l'entrevue que vous venez d'avoir avec moi ?

— Je me soumets à vos ordres, dit Edward, et je jure solennellement de garder le plus inviolable secret.

— Maintenant, répliqua son père, retournez chez mistriss Enfield. Quoique j'aye volontairement renoncé à vous voir, je sais tous les événemens qui vous sont arrivés. Témoin caché des progrès de votre éducation, j'ai suivi le développement de votre caractère, et j'ai éprouvé la plus douce satisfaction du résultat des soins dont vous avez été l'objet. Si le sort vous condamne à rester sous la dépendance de votre protecteur, les talens et les vertus que vous possédez seront toujours pour vous une source de plaisirs et de consolations. Si au contraire mes souhaits ardens se réalisent, je n'aurai qu'à m'énorgueillir de mon fils, dont le ca-

ractère soutiendra la comparaison avec celui du plus noble de ses ancêtres... Ne tressaillez point à ce mot, mon fils, et ne fondez pas sur le hasard d'une noble naissance les principes de vos actions.

— D'une noble naissance, dit Edward en lui-même... » Et son jeune cœur se gonfla de joie et d'orgueil ; le sol lui parut s'élever sous ses pieds, il rejeta fièrement sa tête en arrière, mais bientôt le souvenir de la dépendance de sa position couvrit ses joues de rougeur, il baissa la tête et soupira.

« Heureuse saison de la vie ! dit le père, qui l'avoit attentivement observé. Chaque regard dévoile les plus secrètes émotions de l'ame. O mon fils, chère image de la femme la plus injustement outragée, vous ne pouvez comprendre combien ce secret pèse sur mon cœur. Je vois la pénible anxiété dans laquelle je vous laisse, et cependant je crains

d'en avoir déjà trop dit. Embrassez-moi et séparons-nous. Je vous reverrai peut-être ; au moins vous aurez de mes nouvelles ; mais rappelez-vous qu'une découverte prématurée causeroit la perte de votre père. »

Edward alloit répondre ; des voix se firent entendre à peu de distance ; l'étranger tressaillit, et baissant son chapeau sur ses yeux il fit signe à Edward de s'éloigner. Cependant désolé d'une séparation si brusque, Edward le suivoit encore, mais son père se retournant avec colère lui dit à voix basse : « Si vous ne fuyez, je périrai ici. » Et dans peu d'instans ils se perdirent de vue.

CHAPITRE IX.

Un futile discoureur.

Le plaisir que le retour d'Edward causa à ses amis les empêcha d'observer l'altération de sa physionomie. L'espérance, la crainte, le sentiment d'orgueil qu'il ne pouvoit vaincre entièrement, et la soif brûlante de la curiosité, se peignoient tour-à-tour dans ses traits, et l'auroient trahi aux yeux du spectateur le plus indifférent, si le trouble du moment n'avoit éloigné des questions que son cœur ingénu n'auroit éludées qu'avec peine.

Il achevoit de raconter la cause de sa longue absence, lorsqu'un messager de l'abbaye arriva fort à propos pour le tirer d'embarras, et le pria de se rendre sur-le-champ près de l'intendant.

« Est-il donc arrivé quelque chose ; dit Edward ?

—Oh! oui, Sir; sauf respect, le diable est à l'abbaye; il est venu une espèce de capitaine avec je ne sais quel autre homme ; ils mettent tout sans dessus dessous pour faire, disent-ils, un inventaire. M. Osborn crie et se plaint, la pauvre mistriss Newton s'est trouvée mal, et les valets du capitaine ne font qu'en rire. »

Doublement excité par le desir de se soustraire à la pénétration de ses amis, et par l'envie de rendre service à son vieil ami, Edward saisit son chapeau et courut comme un jeune daim vers l'abbaye. Assis sous un vieil orme, à la porte de l'abbaye, Adam attendoit l'arrivée d'Edward; dès qu'il le vit s'approcher, il se jeta dans ses bras et pleura amèrement. Enfin il regagna son banc avec l'aide de son jeune ami, et sans pouvoir parler, il lui remit la lettre

suivante que lui écrivoit le fidèle agent des Beauchamp, à Londres.

« Il m'est pénible de vous annoncer, » Sir, qu'après vos longs services, » vous êtes renvoyé de l'abbaye. Tout » ce que nous craignions s'est réalisé. » Sir Everard est arrivé à Londres » depuis trois jours, accompagné par » sa mère et son oncle. Lady Beau- » champ est la plus artificieuse, et, je » le crains bien, la plus méchante » femme que j'aie jamais connue. Son » fils n'est que l'aveugle instrument de » sa volonté. Je ne peux vous en dire » davantage, mais vous n'apprendrez » le reste que trop tôt. La pauvre » abbaye de Beauchamp va être dé- » pouillée; les meubles et les tableaux » seront amenés à Londres pour être » vendus, et l'abbaye elle-même sera » abandonnée aux ravages du tems. » J'ai rendu mes comptes, et ne me » mêle plus de rien. Oh! s'il avoit plû

» à Dieu d'épargner Sir Alfred, les af-
» faires de cette famille auroient tourné
» bien différemment. Vous et moi,
» Sir, nous n'avons que peu de tems à
» souffrir ; mais, pouvons-nous être
» témoins insensibles de tous ces dé-
» sordres? Croyez-moi, etc. »

ANTHONI POTTZ.

« Votre douleur ne m'étonne point, dit Edward, en rendant la lettre au vieil Adam ; mais, cher Sir, ne vous laissez point abattre par un coup que vous aviez prévu.

—Ah! répondit Osborn en soupirant, je craignois le fatal effet de ce séjour dans l'étranger ; je pensois qu'il apporteroit en Angleterre des idées inconnues à ses nobles prédécesseurs ; mais je n'imaginois pas qu'il amèneroit cette mère italienne. J'oublie, cher Edward, que je vous ai envoyé chercher pour vous parler seul ici de ce capitaine Néville ; il a introduit dans

l'abbaye une troupe de gens qui renversent tout... » Ici le vieil Adam s'arrêta, n'ayant plus la force de continuer. Edward essaya vainement de modérer l'excès de son indignation ; il se passa quelque tems avant qu'il pût entamer l'affaire pour laquelle il l'avoit appelé. A la fin, il remit entre les mains d'Edward un paquet cacheté, qui, lui dit-il, contenoit la donation de tout son bien.

« Je n'ai pas voulu, ajouta le vieillard, en disposer en votre faveur, avant de connoître le caractère de sir Everard ; car, s'il avoit résolu de rendre à la demeure de ses ancêtres son ancienne splendeur, il auroit eu tout : combien me suis-je refusé de plaisirs, de fantaisies, pour ajouter une guinée de plus à mon petit trésor, espérant que je pourrois aider la famille de mes bienfaiteurs, et contribuer à la rendre à sa gloire passée ! Mais le Ciel me pré-

serve de donner le fruit de mon travail à cette italienne qui attache si peu de prix au noble nom des ancêtres de son fils. Prenez donc, bon jeune homme, et seulement faites-moi déposer après ma mort dans cette voûte, sous l'autel de la chapelle, aussi près qu'il se pourra des restes de mes honorés maîtres. »

L'arrivée de mistriss Newton empêcha Edward de répondre, et de rendre le paquet, comme il en avoit l'intention.

« N'entrez pas là-dedans M. Osborn, dit-elle, ils causeroient votre mort; la porte du cellier a été brisée, tous les gens du capitaine sont ivres, et le maître lui-même n'est guères en meilleur état.

— Oh! M. Montagu, pourquoi ai-je vécu pour voir ce jour? Leurs railleries, sur mon pauvre maître, font bouillir mon sang dans mes veines.

— Rentrez madame, dit Edward,

il est impossible que Sir Everard autorise ces insultes ; et vous, Sir, venez, ces lâches comptent sur la foiblesse de votre âge ; ce qui devroit vous attirer leur respect, encourage leur licence. Laissez-moi paroître, et nous verrons qui osera vous insulter. »

Edward ramena le vieil Osborn dans la grande salle ; à peine y entroient-ils, qu'un bruyant éclat de rire partit d'un parloir dont les valets du capitaine s'étoient emparés, et le nom de lady Roseville frappa l'oreille d'Edward. De tels misérables peuvent-ils avoir quelques rapports avec la famille Roseville? se dit-il ; et cette pensée excita en lui un sentiment douloureux.

« N'y a-t-il là aucun domestique du capitaine, dit Edward ? »

Un autre éclat de rire fut la seule réponse. Edward alloit céder à sa colère, lorsque le capitaine Néville parut. « Où sont tous ces coquins ? dit-il », et le

bruyant éclat de sa voix amena la troupe entière. Edward se détournant avec dégoût s'adressa au capitaine. « Je suppose que j'ai l'honneur de parler au capitaine Néville.

— Mon nom est Néville, Sir.

— Le mien est Montagu, je demeure près d'ici; et, depuis long-tems, j'ai le plaisir de connoître le digne M. Osborn, qui a si honorablement servi la famille Beauchamp.

— Ah ! je.... j'entends, interrompit le capitaine, en bâillant et tournant le ruban de sa lorgnette autour de ses doigts avec une nonchalance affectée. Vous voulez dire que vous venez souvent à l'abbaye.... Mais je ne vois pas bien en quoi cela m'intéresse.

— Dans un moment, Sir, vous me comprendrez mieux; je regarde M. Osborn comme mon ami; et, si son caractère et ses cheveux blancs n'ont pas suffi pour exciter le respect des

valets du capitaine Néville, j'espère que l'autorité de leur maître fera cesser leurs outrages.

— Voilà des sentimens très-magnanimes, dit le capitaine; mais apprenez-moi, je vous prie, si vous comptez jouer une scène de tragédie ou de comédie?

— Sir, je parle sérieusement, répondit Edward avec chaleur. — Sérieusement, s'écria le capitaine, en reculant un pas avec une gravité affectée. Oh! le sérieux n'est pas mon genre; mais j'entends ce que vous voulez dire, M. Montagu; mes gens ont ri de la tournure comique de ce bon homme, et vous appelez cela une impertinence. Coquins! si vous osez railler ces respectables personnes, je vous romprai les os. Maintenant, Sir, avez-vous quelqu'autre chose à me commander? Edward, qui n'étoit point habitué à cette agréable insouciance, resta confondu.

Cependant il vouloit emporter une assurance plus solide de respect pour le vieil Adam, et savoir si le capitaine n'avoit point le projet de l'insulter personnellement.

« Votre ton, Sir, dit-il, est si nouveau pour moi.....

— Oh ! je le vois.

— J'ai vécu jusqu'ici dans la solitude.

— Cela est très-évident, vous n'avez pas besoin d'excuse. J'admire vos sentimens, et je vous assure que je ne rirai jamais d'une vieille figure qu'en son absence, ou quand elle aura bataillé un siècle ou deux avec le tems, comme ce personnage en bonnet de nuit....» Et il montroit un des tableaux.

« Hélas ! s'écria le vieil Adam, peut-on parler ainsi de sir Adolphe, du plus brave chevalier qui.....

— Bien ! bien ! bon homme ; Sir Adolphe ne peut pas m'entendre,

ainsi je ne manque point aux lois de la politesse.

— Vous paroissez, Sir, dit Edward, ne pas faire autant de cas que la famille Beauchamp des preuves de son antiquité.

— D'honneur ! vous parlez très-bien pour un provincial ; vous avez été à Londres, je suppose ?

— Pas depuis mon enfance.

— A Oxford ou Cambridge ?

— Ni l'un ni l'autre.

— A Edimbourg, ou dans quelque école d'Ecosse ?

— Je ne me suis jamais éloigné de Roseville-Park.

— Roseville-Park : quoi ! vous connoissez Roseville-Park ?

— C'est mon séjour habituel.

— Heureux ! heureux jeune homme ! Vous avez pu parcourir les promenades favorites de lady Emilie ; vous asseoir sur le gazon où elle se repo-

soit. — Qu'avez-vous, Sir? — Ne vous effrayez pas; je ne suis pas fou. Mais, si vous connoissiez cette charmante syrène, vous l'adoreriez, car tout le monde l'adore.

— J'ai vu lady Emilie Roseville, dit Edward, en soupirant.

— Oh! oui, mais vous l'avez vue avant qu'elle eût appris la danse à Paris, la musique à Florence. Maintenant elle fait l'admiration du genre humain. Son esprit ne le cède qu'à sa beauté, et cependant elle est la plus spirituelle des femmes; ses talens ajoutent à peine à sa grace naturelle. Enfin c'est la merveille de l'Angleterre, et la fortune la plus brillante sert de cadre à cette merveille. »

Il y avoit un tel mêlange de légèreté et de plaisanterie dans les discours du capitaine, qu'on ne pouvoit ni s'en offenser, ni lui répondre sérieusement.

Le portrait de lady Émilie agit si

puissamment sur le cœur d'Edward, qu'il oublia presque l'objet de son entretien avec ce singulier personnage. Cependant il revint à lui, et imprima dans l'esprit du capitaine un sentiment de respect pour le vieil Osborn, qui dura plus d'un quart-d'heure. De plus, par ses manières aimables et la noble fermeté de son caractère, il acquit son amitié autant que cela étoit possible. Ayant ainsi réussi, il voulut prendre congé.

« Où allez-vous, orateur persuasif, dit le capitaine ?

— Chez moi, Sir, c'est-à-dire chez mistriss Enfield, à la chaumière Blanche, dans la vallée.

— A la chaumière Blanche, dans la vallée ! répéta le capitaine, que cela est romantique ! Prenez pitié de moi, conduisez-moi à la chaumière Blanche, car je meurs d'ennui dans cette exécrable abbaye. Peut-être avez-vous

quelque jolie sœur à qui on peut faire la cour, quelque vieille tante ou grand'mère dont on peut rire.

— La vieillesse est-elle donc le sujet favori de vos railleries ?

—Oh ! pardon, j'oublie toujours que vous êtes un philosophe ; mais emmenez-moi de ce repaire de lutins, et, si je ne me conduis pas bien, menacez-moi de m'enfermer dans le donjon de l'abbaye. »

Edward qui desiroit également ne pas offenser le capitaine, et pouvoir éviter de l'introduire chez mistriss Enfield, dit : « Si nous allions faire une promenade à Roseville-Park ? Le château est à peu de distance, et les peintures vous dédommageront de cette peine.

— Oh ! mon cher, je ne suis pas très-curieux de peintures, mais j'irai à Roseville-Park avec délices ; l'image de la charmante Émilie m'y suivra. Vous me montrerez où vous l'avez vue, où elle

vous parla. Appelant ensuite ses gens : Jerry, Saunders, Jack, ayez, leur dit-il, tout le respect possible pour cette vieille dame et pour le majordôme ; le premier qui osera rire à leurs dépens, ira calmer sa gaîté dans le lac. Quant à vous, M. Osborn, si vous connoissiez mieux les usages de Londres, vous trouveriez mes plaisanteries très-simples. Ne pensez plus à tout cela. Sir Everard, mon ami, viendra probablement pour la vente. D'ailleurs, j'aurai soin de faire pourvoir à votre sort et à celui de la vieille dame.

— Est-il réellement vrai, Sir, dit Edward, que le baronnet pense à dépouiller l'abbaye de ses précieuses antiquités ?

— Oui, mon brave garçon, il le veut, ou ce qui revient au même, sa mère le veut.

— Monstres dénaturés ! s'écria le vieil Adam, frappant sa tête avec fu-

reur ; l'abbaye pillée par ses propres maîtres ! Mes yeux ne verront jamais ce jour de désolation ; Dieu prendra pitié de moi, et m'appellera à lui avant qu'il arrive.

— Quel étrange vieillard ! dit le capitaine, qui, malgré sa légèreté, ne pouvoit voir de sang-froid la douleur du pauvre Adam. » Edward essaya d'adoucir les regrets de son vieil ami, et il exerçoit son éloquence, à cet effet, quand l'estimateur, qui examinoit les tableaux, s'adressa ainsi au capitaine : « A moins que le baronnet ne persuade à la société des antiquités, d'acheter cela, jamais on n'en trouvera ce que lord Roseville en offre.

— Lord Roseville acheter ces tableaux ! s'écria Adam, en se levant brusquement. Ceci devient clair ; ma pauvre tête est en feu. M. Edward conduisez-moi, et rappelez-vous ma dernière prière ; le coup est trop fort. »

Il prononça ces derniers mots avec peine, et tomba sans force dans les bras d'Edward qui l'emmena.

« Je ne conçois rien à tout cela, dit le capitaine. Le jeune baronnet compte passer les hivers à Londres et les étés sur le Continent. Il vend cette maison qu'il n'a jamais vue, rien de si simple. Lord Roseville a un bien voisin, il desire acheter l'abbaye pour que cette ruine fasse un point de vue pour son château; cela est encore fort naturel. Lord Roseville est un homme riche et puissant, sa fille est charmante, je desire les ménager : lady Beauchamp gouverne son fils, j'ai un peu d'influence sur lady Beauchamp, et je cherche à faciliter les projets des deux familles. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire, ou même de nouveau?

— Oh, rien! répondit l'estimateur Transit, à qui ce discours s'adressoit.

— Vous voilà, M. Montagu ; comment va le vieux majordôme ?

— M. Osborn est très-mal, Sir ; le secours d'un médecin devient nécessaire.

— Ah ! si la présence de ce *memento* de la mort vient achever d'égayer l'abbaye, je n'y reste pas une heure. Transit, vous en avez vu assez, maintenant fixez le prix. Jerry, Saunders, Tom, Jack, ici, coquins ! si je n'entends pas rouler la voiture dans trois minutes, vous êtes morts. » Ils coururent exécuter ses ordres.

Un instant après, le capitaine s'écria : « Quelle lenteur ! Je ne saurois rester plus long-tems sous cette voûte humide » ; et il alloit sortir, lorsque Edward l'arrêtant lui dit : « Permettez-moi encore une question : vous avez parlé des Roseville ?

— Mon dieu ! je ne parle pas d'autre chose.

— J'espère qu'ils sont en bonne santé.

— Aussi bien portans est aussi riches qu'il soit possible de l'être : ils font dans ce moment l'envie et l'admiration de tout Londres.

— Ils sont donc arrivés dans cette ville ?

— Oh ! non, pas encore.

— Mais vous parlez de l'admiration de....

— Oui : c'est par anticipation. On sait d'avance les scènes qui se préparent derrière le rideau. Vous ne recevez donc pas les papiers publics? Vous y auriez vu : « Que le comte et la comtesse de Roseville, lord Barton et lady Emilie sont attendus à chaque instant dans leur magnifique maison de Grosvenor-Square. » Ensuite : « Lady Emilie Roseville, la charmante fille du comte de Roseville va éclipser tous les astres qui fixoient jusqu'à ce jour

l'admiration publique. » Ou encore : « Lady Emilie Roseville réunit tout ce que la beauté l'esprit et le goût peuvent ajouter à l'éclat d'un rang élevé et d'une fortune incalculable. »

— Mais, dit Edward, est-il vrai qu'on attende journellement la famille Roseville ?

— Très-vrai, mon cher garçon.... » Edward soupira.

« Est-il vrai encore que tout Londres soit tellement occupé de leur arrivée?

— Tout aussi vrai : cette nouvelle et la fièvre de Gibraltar, sont le sujet de toutes les conversations.

— Mais l'entrée dans le monde des jeunes lady à marier produit-elle toujours autant de bruit? »

La chaise du capitaine se fit entendre.

« Voilà ma voiture, s'écria-t-il, cependant je vais vous expliquer cela, car pour un reclus du lac, ou un enfant

des montagnes vous promettez beaucoup. Sachez que le moment le plus brillant de la vie d'une jeune fille riche comme lady Emilie, est celui où elle épouse quelque triste duc. Mais comme on n'est pas toujours jeune pour renouveler cette heureuse époque, les mères ont imaginé de célébrer le début de leurs filles dans le monde par une présentation à la cour, et par des fêtes dont les journaux rendent compte avec emphase. Lady Roseville, qui erre depuis tant d'années sur les Alpes et les Apennins, voudra jouir de tous les plaisirs de Londres en attendant que lady Emilie devienne marquise d'Arberry, ou duchesse de Delaware. En conséquence elle commençera l'hiver par la présentation de sa fille, et le finira par son mariage. »

Ce discours terminé, le capitaine serra la main d'Edward, s'élança dans sa voiture, et partit avec rapidité.

CHAPITRE X.

Un fratricide.

Edward, ayant réussi à tranquilliser l'esprit du vieil Adam, quitta l'abbaye et prit le chemin de la chaumière. La singulière découverte du matin devint le sujet de ses réflexions. Il se perdoit dans une foule de conjectures contradictoires, quand il fut tout-à-coup tiré de sa rêverie par le son des cloches du village, qui firent entendre un joyeux carillon. Edward tressaillit et resta immobile. Les cloches, données à l'église par lord Roseville, devoient sonner à son arrivée pour la première fois. « Ils sont ici » ! s'écria Edward. Et bientôt il vit une foule d'hommes, de femmes et d'enfans courant dans la vallée, et criant : Vive Roseville ! Il se rendit à la

chaumière aussi vîte que ses jambes tremblantes le lui permirent ; elle étoit vide. Mistriss Enfield, Elisa et leur fidèle Hannah, avoient suivi l'impulsion générale. Edward se jeta sur une chaise, et essaya de remettre quelqu'ordre dans les idées que cette succession d'événemens avoit fait naître. Pendant ce tems, Roseville-Park présentoit le tableau d'une fête champêtre. Nombre de valets, déjà arrivés, s'agitoient pour préparer les appartemens ; les avenues étoient remplies d'une foule curieuse, dont l'attente fut trompée cent fois par le cri : les voilà ! les voilà ! Enfin, une colonne de poussière, le son d'une musique rustique, et le murmure confus de la multitude qui s'étoit rassemblée des villages voisins, annoncèrent l'arrivée du comte. En un instant le parc retentit d'acclamations, les grilles s'ouvrirent; deux valets couverts de magni-

fiques livrées précédoient un carrosse à quatre chevaux, dans lequel étoient toutes les femmes attachées à la maison. Un charriot de poste suivoit, occupé par lord Barton et le docteur Hoare, son gouverneur. Dans la troisième voiture, lady Emilie, par ses regards affables et reconnoissans, attiroit tous les cœurs, tandis que sa beauté faisoit l'admiration générale. Avec elle étoient deux jeunes italiennes d'un rang distingué, qui avoient accompagné les Roseville en Angleterre, dans l'intention de passer un hiver à Londres; enfin, le comte et la comtesse, parurent dans une dernière voiture à six chevaux. Quoique mistriss Enfield et Elisa fussent confondues dans la foule, la comtesse les aperçut, elle baissa la glace, et un sourire expressif rappela à mistriss Enfield le souvenir de toutes ses bontés.

« Ah! chère lady Roseville, s'écria-

t-elle ; et elle ajouta en elle-même : Le regard me dit que vous me montrez tout l'intérêt qu'il vous est permis de m'accorder.

Elle devinoit juste, et même la comtesse avoit un peu dépassé les limites, car le comte dit avec humeur : « Faut-il que par politesse nous soyons suffoqués de poussière ? Quelle est cette femme ? — Mistriss Enfield, répondit la comtesse avec douceur.

— La personne qui s'est chargée de vôtre orphelin ? — Elle-même. — Ce garçon est-il mort ? — Quelle question ! Hier je vous ai demandé, mon cher lord, ce que vous vouliez faire de lui.

— En vérité, j'ai trop de choses plus importantes dans l'esprit, pour m'occuper de cela. Pourquoi ne lui fait-on pas apprendre un métier. — Vous oubliez qu'il a vingt-un ans.

— Quoi ! déjà ? et vous avez incon-

sidérément dépensé de l'argent pour un grand garçon de vingt-un ans qui doit pourvoir lui-même à ses besoins?... Réellement, lady Roseville, vous pensez donc que ma maison ne me coûte rien ?

— J'ai cherché bien souvent, milord, à savoir vos intentions relativement à ce pauvre garçon, mais vous ne m'avez jamais écouté. Jusqu'ici sa pension a été prise sur l'argent destiné à mon propre usage.

— Bien, je le crois, mais songez que les gens qui vous voient deux fois la même robe, ne peuvent deviner les motifs de votre économie. » La voiture s'arrêta : lady Roseville essuya une larme qui s'échappoit de ses yeux, et donna en souriant sa main au comte. Les autres voyageurs attendoient sa seigneurie dans le salon ; et tous ensemble résolurent de visiter d'abord l'intérieur du château.

Palmoretti et son élève Dubois reçurent les éloges les plus flatteurs du comte et de son fils, pour les admirables peintures qui embellissoient les principales pièces. « Ce sont des chefs-d'œuvre, dit lord Barton à son père, et je vous assure, Milord, que nous n'avons rien vu de supérieur sur le continent. —Votre seigneurie excepte sans doute les productions de Raphaël, du Corrége, de Salvator, et de quelques autres, répliqua le docteur Hoare?

— Je ne vois pas pourquoi je les excepterois ; les ouvrages d'aucun maître italien n'ont été payés aussi cher que ceux-ci.

— Et cependant, dit le docteur, les Médicis, entr'autres noms célèbres, étoient d'assez magnifiques protecteurs des arts.

— Toutes ces comparaisons, dit le comte, avec dépit, sont parfaitement

inutiles ; il me suffit qu'il n'y ait rien de pareil en Angleterre.

— Votre seigneurie n'a donc pas vu les tableaux de Barri ?

— Non : d'ailleurs, quoique vous ne soyez jamais de l'avis des autres, regardez cette danse de villageois, et dites-moi si le pinceau italien n'est pas seul capable de produire un pareil tableau? Observez sur-tout cette nymphe qui frappe avec tant de graces sur un tambour de basque.

— Cette figure est charmante; mais vous ne prétendez pas, Milord, que l'école italienne ait seule le droit d'atteindre à la perfection.

— Citez-moi un peintre en Angleterre qui pût produire quelque chose de semblable à ceci ?

— Je suis peut-être un juge ignorant, dit lady Paulina; mais je n'ai jamais rien vu qui m'ait plu autant que cette belle

nymphe ; c'est la figure la mieux finie du groupe entier.

— Elle ressemble beaucoup à lady Emilie, s'écria la sœur de lady Paulina. — Vous avez raison, dit lord Barton. Venez ici Emilie ; voilà votre portrait peint d'inspiration, tandis que vous étiez à cinq cents lieues du peintre. » Lady Emilie s'approcha, et prétendit qu'on la flattoit. Mais on s'accorda sur la parfaite ressemblance.

« J'en ferai juge le peintre lui-même, dit lady Selina à Palmoretti : n'est-ce pas un portrait frappant de lady Emilie? — L'impression qu'il a produite prouve le pouvoir de la mémoire, répondit Palmoretti. — Comment, s'écria le comte, vous avez peint de mémoire une figure que vous aviez à peine vue un jour entier ?

— Votre seigneurie me pardonnera, j'espère, si je lui raconte l'histoire véritable. Ce tableau n'est pas de

moi ; mais puisqu'il a obtenu votre approbation, je me glorifie d'avouer qu'il est de mon élève.

— De Dubois ! dit le comte en rougissant, j'aurois juré qu'il étoit d'un italien ; mais enfin c'est toujours l'école italienne.

— Il est vrai, Milord, reprit Palmoretti, que c'est l'ouvrage d'un élève de l'école italienne, mais non pas de Dubois. Le tableau a été peint par un jeune homme que votre seigneurie protége, par M. Montagu. » Le comte tressaillit, se mordit les lèvres, et rougit encore davantage.

Lady Roseville ne put s'empêcher de dire : « Je suis ravie de ce que j'apprends. Ne pensez-vous pas, Signor, que de tels talens procureront à ce jeune homme une existence honorable ?

— Vous oubliez, Madame, répliqua le docteur Hoare, avec un ton satyrique, que ce jeune homme est anglais.

— Allons voir la bibliothèque, dit le comte avec humeur. »

Lady Emilie cachoit ses joues brûlantes, tandis que sa mémoire, trop officieuse, lui rappeloit les regards attentifs du bel orphelin, qui, tant d'années avant, l'avoit vue danser avec son tambour de basque. En vain elle cherchoit à éloigner ce souvenir, elle ne pouvoit penser à autre chose.

Lord Barton resta un peu en arrière, et jetant un dernier regard sur le tableau, il dit en bâillant : « Il ne seroit pas poli, Signor, de douter de votre merveilleuse histoire, mais elle est bien singulière. » Pendant ce tems toute la compagnie entra dans la bibliothèque, où elle fut reçue par le digne M. North.

Le comte, pour détourner l'attention de l'histoire de son jeune protégé, présenta très-gracieusement M. North, au docteur Hoare, en l'annonçant comme un savant distingué et un ec-

clésiastique respectable. Et présentant à son tour le docteur à M. North, il ajouta : « Le docteur Hoare, M. North, n'est pas un ecclésiastique, mais un homme très-recommandable sous tous les rapports ; seulement je vous avertis qu'il a grand soin de n'être jamais de l'avis de personne, afin qu'on ne puisse pas le soupçonner de former son opinion sur celle des autres.

— Je ne saurois vous accorder cela, mylord, dit le docteur. —Vous voyez, répliqua le comte, qu'il confirme mon assertion.

— Quelle magnifique collection, dit lady Paulina !

— Cela coûte quelques guinées, observa lord Barton.

— Je suis enchanté de l'ordre dans lequel elle est rangée ; est-ce votre catalogue analytique, M. North, dit le docteur Hoare en le feuilletant ? Il a dû vous coûter bien des peines, et

prouve une érudition peu commune. Le marquis de L...., chez qui j'étois il y a quelques années, a autant de livres qu'en voilà ici; mais, si mal rangés et indiqués que la plupart restoient oubliés sur les tablettes. Ce catalogue est une histoire littéraire, une bibliographie complète, et ajoute singulièrement au mérite de cette bibliothèque dont il fait une collection unique dans son genre.

— Nous vous sommes très-redevables, M. North, dit le comte.

— Je dois partager l'honneur de votre approbation, répondit M. North, avec un jeune homme qui m'a été du plus utile secours dans cet ouvrage, et que sa conduite et ses talens rendent digne des bontés de votre seigneurie : je veux parler de M. Edward Montagu.

— Encore ce Montagu! s'écria le comte en fronçant le sourcil; » tandis que la comtesse, quoiqu'elle se réjouit au fond de l'âme des succès d'Edward,

trembloit que l'esprit hautain du comte ne s'irritât de trouver tant de talens dans l'humble objet de sa charité.

« Quel est donc cet Edward Montagu? demanda lady Selina; j'ai un grand desir de le voir.

— Oh! répliqua lord Barton, c'est seulement un pauvre garçon que mon père recueillit par pitié à Brighton; sauvé d'un naufrage par un Indien qui mourut, on ne put savoir quels étoient ses parens.

— Ainsi, dit le docteur, le portrait de lady Emilie est peut-être l'ouvrage d'un italien.

— Quelle mauvaise plaisanterie, dit le comte, » et il sortit dans les jardins avec lesquels la bibliothèque étoit de plein pied.

— La société réunie dans le parc, après avoir admiré l'agréable disposition du terrein et la beauté du paysage, se divisa bientôt; lord Roseville s'arrêta

avec les hommes, et lady Emilie à examiner quelques statues d'Italie, et les divers embellissemens du parc, tandis que lady Roseville poursuivit sa promenade avec les deux jeunes italiennes.

« Quel est ce vieil édifice, demanda lady Paulina à la comtesse?

— L'abbaye de Beauchamp. — Est-ce une communauté?

— Non, c'étoit l'habitation de la famille de ce nom.

— Mais ne vous rappelez-vous pas, Paulina, dit lady Selina à sa sœur, l'étrange histoire des deux frères Beauchamp survenue à Florence pendant le séjour dans cette ville de notre tante Belvidere, qui nous en a si souvent entretenues? — Parfaitement bien, dit lady Selina: étoient-ils de cette famille?

— Oui sans doute, dit la comtesse, et cette histoire des deux frères présente encore quelque mystère que les récits qui nous sont parvenus, ceux

même que j'ai pu recueillir sur les lieux n'ont point éclairci d'une manière complète. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée de connoître les détails qui vous sont parvenus à ce sujet ; cependant asséyons-nous et reposons-nous ici quelques instans, et je vous dirai d'abord en peu de mots quels étoient les Beauchamp.

« Alfred, père des deux frères Alfred et Everard, trouva en recueillant la succession paternelle que les biens de sa famille n'avoient point augmenté en proportion de la magnificence de son établissement, et que les revenus ne suffisant plus depuis long-tems au maintien de la splendeur de sa maison, une élection contestée avoit achevé dans les années précédentes une ruine déjà commencée. Sa situation lui parut la plus pénible pour un homme d'honneur, puisqu'il avoit à soutenir la dignité de son noble nom avec la plus

médiocre fortune : mais doué de l'énergie des grandes ames, il prit un parti décisif. Il confia à un ancien serviteur le soin de sa femme et de ses deux fils, et alla dans le camp de Frédéric, roi de Prusse, poursuivre la gloire et les richesses par les seuls moyens qui convinssent à un Beauchamp. Lady Beauchamp depuis son départ, habita constamment l'abbaye avec ses deux fils, cette excellente mère y vécut avec la plus stricte économie, et y dévoua tout son tems à l'éducation de ses enfans, qu'elle éléva sous ses yeux sans autre secours que celui du curé de Darlington. L'aîné avoit atteint l'âge de douze ans, lorsqu'il plut à Dieu de rappeler à lui cette femme admirable. Je n'oublierai jamais la différence des impressions que cet événement produisit sur ses deux fils. Alfred dont le cœur ne recéloit que des sentimens nobles et généreux, s'efforçoit courageuse-

ment de cacher les larmes qui malgré lui ruisseloient sur ses joues, tandis qu'Everard s'étudioit avec soin pour montrer un chagrin qu'il ne sentoit pas. Alfred regrettoit une tendre amie qui l'instruisoit et le protégeoit ; Everard ne s'étoit jamais soumis à l'étude et quoique à peine âgé de onze ans, il se félicitoit d'être déjà son maître.

Le Baronnet apprit la mort de sa femme le lendemain de la plus importante victoire de Frédéric; mais le guerrier anglais avoit chèrement acheté la gloire dont il s'étoit couvert dans cette journée. Ses blessures ne laissèrent point d'espoir de guérison, et les nouvelles d'Angleterre hâtèrent les progrès du mal. Il exprima à un officier irlandois, son camarade, qui se trouvoit près de lui, le desir de voir ses fils, et malgré les inconvéniens d'un voyage aussi long, pour des enfans de cet âge, ce desir fut satisfait. Il sembloit retenir

son dernier soupir, prêt à s'échapper pour jouir de ce bonheur. Ses fils amenés par le vieil Adam purent encore recevoir la bénédiction de leur père.

— Malheureux homme, dit lady Paulina, il étoit digne d'un meilleur sort. Mais que devinrent les pauvres enfans?

— Adam m'a plus d'une fois raconté cette triste scène : Alfred fondit en larmes, on eut peine à l'arracher du corps de son père.

» Everard parut peu ému, et quelques heures suffirent pour tourner toute son attention sur la scène guerrière qui l'environnoit. Le bruit des armes, le tumulte, le mouvement, et peut-être la licence des camps, le séduisirent au point que son père étoit à peine recouvert d'une terre étrangère, qu'il exprima le desir de servir. Le vieil Adam et son frère employèrent vainement les ordres et les prières pour lui persuader de revenir. Il vouloit,

disoit-il, rester avec le capitaine Morrison. Mon père, voisin de Sir Alfred, avoit été chargé par lui de la tutelle de ses enfans. Le capitaine Morrison lui écrivit, et fit valoir en termes si forts les sentimens d'Everard et les avantages que lui promettoit la protection du roi de Prusse, qu'il consentit, quoiqu'avec répugnance, à le laisser sous la garde du capitaine. Alfred revint en Angleterre, une longue minorité et les résultats déjà obtenus de l'économie de ses parens, lui assuroient dans l'avenir un riche héritage. Mon père n'épargna ni soins ni dépense pour que l'éducation du jeune baronnet le rendît digne du rang qu'il paroissoit destiné à remplir.

» Le seul parent qui restât aux deux Beauchamp étoit une sœur de leur mère, établie en Amérique : la maison de mon père servit donc de refuge au jeune Alfred ; il fut élevé avec mon

frère et moi, sous les yeux de mes tendres parens. Pourrois-je me rappeler sans émotion cet heureux tems, où, pendant sept années d'un bonheur sans mêlange, la paix, le contentement et l'espérance, embellirent tous les jours de ma vie !

— Je vois avec peine, dit lady Selina, que cette histoire vous ramène à des souvenirs qui vous affligent.

— Je passerai rapidement, reprit la comtesse, sur les récits douloureux que votre amitié voudroit m'épargner ; un attachement fondé sur une estime mutuelle ; et pourquoi ne le dirois-je pas, l'amour le plus sincère unit le cœur d'Alfred et le mien ! Nous échangeâmes des sermens d'inviolable fidélité, et mes parens voyoient avec joie notre union future. Alfred avoit plus de vingt ans lorsqu'il s'offrit pour lui une occasion de voyager avec un ami de son tuteur. Il s'embarqua pour la

Hollande dans l'intention de passer par la France, l'Italie et l'Espagne et de revenir après deux ans d'absence. Notre mariage fut fixé à cette époque.

» Mais combien ces deux années furent fertiles en événemens ! Dans la première, la mort de ma mère fut promptement suivie par celle de mon imprudent et généreux frère. Le printems suivant on écrivit de Florence l'histoire effrayante des deux Beauchamp, dont lady Selina s'est souvenue en voyant l'abbaye, et dont la variété des rapports qui nous en ont été faits, me fait desirer qu'elle veuille nous retracer les particularités qu'elle pourroit avoir recueillies.

» Cependant je dois vous dire, avant de mettre sa complaisance à l'épreuve, qu'Everard Beauchamp reçut une éducation et des principes tels qu'on pouvoit l'attendre de sa résidence dans un camp et d'un guide aussi licencieux

que le capitaine Morrison, dont le courage étoit la seule qualité. Formé sur cet exemple, Everard avoit, à 18 ans, l'extérieur d'un homme fait, et un degré de perversité qu'on atteint rarement à cet âge. Tel étoit le frère d'Alfred, lorsque le retour de celui-ci en Angleterre étant décidé, on arrangea qu'avant son départ, les deux frères auroient une entrevue chez la marquise de Melzi.

— C'est chez la marquise de Melzi même que la comtesse de Belvidere, ma tante, se trouvoit, dit lady Paulina, lorsque le bel anglais (c'est ainsi qu'on appeloit sir Everard Beauchamp) arriva avec son ami le capitaine Morrison et le jeune marquis de Melzi, fils de la marquise, au palais de laquelle tous les trois vinrent aussi s'établir. Lady Roseville peut donc compter sur l'exactitude des détails d'une aventure dont la comtesse notre tante avoit à-peu-

près-été témoin, à laquelle elle avoit même pris un intérêt direct, et dont l'impression qui lui en étoit restée, l'a souvent forcée de nous entretenir.

» La liaison du jeune marquis de Melzi avec Everard Beauchamp et le capitaine, avoit eu pour principe la ressemblance de goûts et de caractères qui bientôt unit étroitement le triumvirat. La mère du marquis avoit pour son fils la foiblesse la plus extravagante ; et quoique la ville entière retentît des excès honteux dont il s'étoit rendu coupable, elle le regardoit comme un modèle de vertu, et ne pouvoit souffrir la moindre contradiction sur ce sujet ; Everard Beauchamp, Morrison et le marquis, ne paroissoient au palais que pour dîner, y venoient souper rarement, et n'y couchoient jamais.

» Lorsque le jour de l'arrivée de sir

Alfred fut fixé, les trois amis changèrent subitement de conduite : une conversation des dignes associés, que ma tante entendit par hasard, lui en apprit la raison. « Le vieux gouverneur qui accompagne votre vertueux frère, disoit le capitaine, seroit bientôt scandalisé, si nous ne nous mettions pas à la réforme; bientôt il nous enlèveroit son cher pupille, et l'emmèneroit, dans la crainte qu'il ne se corrompît avec nous. Alors toutes nos peines seroient perdues et toutes nos espérances trompées. Vous savez comme moi, Melzi, combien la prudence est nécessaire pour assurer nos succès. — Qui peut douter du succès, s'écria Everard, et qui de vous pensera que de sots scrupules me fassent épargner celui que je trouve toujours entre moi et la fortune? Les amis applaudirent; ma tante n'en entendit pas davantage, et se retira pénétrée d'horreur des in-

terprétations les plus naturelles de cet affreux propos.

» Convaincue qu'elle perdroit son tems en avertissant la marquise, elle se décida à surveiller elle-même ce redoutable trio, et à prévenir le baronnet si les circonstances l'exigeoient. Sir Alfred Beauchamp arriva avec son ami M. Montagu. — C'étoit, interrompit lady Roseville, l'homme le plus respectable sous tous les rapports; il avoit été le mentor de mon père, comme il étoit celui d'Alfred, et son attachement pour notre famille étoit aussi tendre qu'invariable : c'est en mémoire de lui que j'ai nommé l'enfant sauvé du naufrage, Edward Montagu.

» Les premiers jours, reprit lady Paulina, se passèrent sans incident qui pût fortifier les appréhensions de ma tante; elle commençoit même à croire qu'elle avoit mal compris les

discours qui avoient éveillé ses soupçons, lorsqu'ils se trouvèrent trop malheureusement confirmés.

» Un soir, Everard proposa d'aller à l'Opéra. La partie fut acceptée; ma tante se rendit de son côté à ce spectacle avec une de ses amies, dans l'intention d'observer ce qui se passeroit. En entrant, la société se sépara. Alfred et M. Montagu restèrent seuls; Everard, Morrison et le marquis allèrent dans la loge d'une belle étrangère, arrivée de Naples depuis peu, et signalée, quoique femme de qualité, disoit-on, pour l'esprit le plus dangereux et le cœur le plus corrompu. Ma tante ne remarqua pas sans frayeur les gestes par lesquels on indiquoit Alfred à la signora Belloni. Elle hésita si elle n'iroit point sur-le-champ révéler ses craintes au baronnet; mais, pendant qu'elle étoit indécise, la signora et ses amis quittèrent leur loge

pour venir dans celle où étoient sir Alfred et M. Montagu, et peu d'instans après, tous disparurent, quoique l'opéra fut à peine commencé. Ma tante revint précipitamment, et son effroi augmenta, lorsqu'elle apprit que les gens du marquis étoient venus prendre des flambeaux et des armes, parce que toute la société alloit souper à la Villa de la signora Belloni, à quelques milles de Florence.

» Minuit sonnoit, et la comtesse Belvidere s'étoit retirée dans sa chambre, agitée des plus noirs pressentimens, quand le bruit et les cris dont le palais retentit, annoncèrent les fatales nouvelles. On sut bientôt que les convives de la signora avoient été attaqués par des bandits; que le marquis Everard et Morrison leur avoient échappé, quoique grièvement blessés, mais que l'on craignoit que le baronnet et son ami n'eussent été sacrifiés

par la cruauté des assassins. En effet, les officiers de justice, après des recherches exactes, trouvèrent les restes défigurés des deux infortunés dans une fosse où les meurtriers les avoient jetés.

— Horrible événement! dit lady Roseville, je ne perdrai jamais le souvenir du désespoir où ces nouvelles me plongèrent, et j'avoue que le plus grand effort de charité chrétienne ne peut me faire repousser la pensée que votre récit confirme qu'Everard a été au moins le complice de ce barbare assassinat. — On prétendit dans le tems, poursuivit lady Paulina, que ses blessures et celles de ses compagnons étoient l'ouvrage de leurs propres mains; au moins il est certain qu'ils furent bientôt guéris, et qu'à l'étonnement général il ne fut fait aucune recherche sur cette affaire par le jeune Beauchamp, qui prit le titre de son frère, et épousa la signora Belloni.

— Je ne sais que trop bien, dit lady Roseville, tout ce qui suivit ce funeste événement; mais laissons ce sujet, rejoignons lord Roseville qui s'approche; il a droit à mes plus tendres affections, et je ne voudrois pas lui donner des raisons de penser que mon cœur a conservé le souvenir de ses premiers liens.

— Ah! chère lady Roseville, s'écria lady Selina, à quelles épreuves a été mise cette sensibilité dont nous vous connoissons douée, et de quel courage n'est-elle pas accompagnée puisqu'elle les a surmontées malgré leur cruel rapprochement, quand en deux ans elles vous enlevèrent une mère, un frère et un amant si tendrement chéris!

— Oh! ma chère, dit lady Roseville, cet éloge ne m'est pas dû. Si j'ai supporté mes malheurs avec quelque résignation, le mérite en appartient à ceux qui, dans mon enfance, m'en-

seignèrent ces vérités sacrées d'où dérive naturellement une juste appréciation des biens et des maux de ce monde. Cependant, je l'avoue, la mort d'Alfred avoit anéanti toutes mes facultés, et la voix consolatrice de mon père put seule me rappeler efficacement ce que je devois à Dieu, à lui, à la société; ce fut alors aussi que je vis trop clairement les ravages que l'adversité avoit faits sur le meilleur des hommes. Ranimée par le sentiment des souffrances de mon père, je vécus pour les adoucir et pour tranquilliser son cœur. Bientôt je découvris la route que me traçoit le devoir filial; j'épousai M. Dickens.

— Ah! Paulina, dit lady Sélina, n'oublions jamais le modèle que nous avons sous les yeux. »

Le docteur Hoare vint les interrompre, en disant : « Il n'est question,

mesdames, à Roseville-Castle, que de M. Montagu. »

— Comment cela, Sir ?

— Vous n'avez sûrement pas oublié les peintures du salon et le catalogue de la bibliothèque. Eh bien ! Madame, le comte admiroit quelques vers latins, placés sous un buste de Cicéron, qui renferment un compliment flatteur pour la famille Roseville. Il s'est tourné vers M. North pour le remercier. « Milord, a répondu celui-ci, les vers et la pensée sont de M. Montagu. »

— Je suis impatiente de voir ce prodige, dit lady Paulina.

— Mais ce n'est pas encore tout ; continua le docteur, passant à côté du jeu de paume, nous sommes entrés pour voir un tableau de Dubois. Quelques fleurets étoient sur le plancher. Lord Barton en a pris un, et, après avoir déployé beaucoup de graces dans

ses attitudes : « Qui donc s'est déjà servi de ces fleurets, a-t-il demandé ?

— J'ai appris à M. Montaigu, a dit le Français ; mais il a maintenant trop de talent et d'agilité pour son maître.

— Montagu faire des armes ! a répondu lord Barton ; il auroit pu employer son tems d'une manière plus utile.

— Mon bon frère, il y a un peu d'envie dans cette remarque, a dit en souriant lady Emilie, que j'aurois volontiers remerciée de cette leçon. »

Pendant ce tems ils arrivèrent au château et passèrent au salon de musique, où le comte et ceux qui l'avoient suivi étoient rassemblés.

Plusieurs instrumens de musique étoient hors de leur place, et quelques morceaux d'Hayden ouverts sur les pupitres.

« Ce prodige, dit lord Barton à Dubois d'un ton ironique, chante et

danse, sans doute, aussi bien qu'il peint, compose et fait des armes?

— Le signor, répliqua Dubois, a pris de grands soins pour cultiver le talent de M. Moutagu sur le violon, et je vous assure qu'il fait honneur à son maître. Je n'en dirai pas autant de son chant et de sa danse; il y a médiocrement réussi. Sa voix est agréable, mais il aime mieux l'exercer en déclamant les harangues de Cicéron ou les vers de Hamlet et de Caton.

— Je ne saurois m'empêcher, dit le comte de Roseville, de déclarer que tout cela est complètement ridicule. Les intérêts multipliés qui absorbent toute mon attention, m'avoient fait oublier l'existence de cet enfant trouvé. Lady Roseville venoit de me la rappeler, et il se trouve que celui que j'ai sauvé, il y a dix ans, est établi dans ma maison, où il fait trophée de ses talens, et réclame les éloges comme s'il étoit l'héritier de mon titre et de ma fortune.

Je ne saurois deviner comment cela est arrivé ; c'est une énigme que je prierai lady Roseville de m'expliquer. »

Naturellement douce et timide, lady Roseville joignoit à ces qualités une longue habitude de respect et de soumission pour les volontés du comte ; elle rougit, et ne répondit rien.

M. North, doué d'autant de pénétration que de bonté, vit d'un coup-d'œil ce qui se passoit dans le cœur du comte et de la comtesse ; et il sut, avec une heureuse adresse, calmer la sensibilité de l'un, et satisfaire à l'orgueil de l'autre.

« C'est sur moi seul, Milord, dit-il, que doit retomber votre blâme ; et, quelque pénible qu'il me soit de l'avoir encouru, je ne réclamerai point contre votre justice, si vous repoussez ma justification. » Ayant ainsi fixé l'attention des auditeurs, il continua : « A mon arrivée ici, Milord, je trou-

vai à ce jeune homme, qui doit tout à vos bontés, des dispositions que peu de personnes reçoivent en partage ; son caractère ne laissoit rien à desirer. Mais l'habitude d'une vie solitaire avoit donné un tour singulier à son esprit. Sa candeur, son ingénuité et la connoissance de son histoire m'intéressèrent ; je crus remplir mon devoir envers notre protecteur commun, en cherchant à gagner sa confiance et à développer son intelligence. Je découvris bientôt que le vieil et estimable intendant de l'abbaye de Beauchamp, avec lequel il avoit formé une liaison intime, avoit pris beaucoup d'ascendant sur son cœur et son esprit, et rempli l'un et l'autre de sentimens romanesques et de préjugés bizarres qui pouvoient n'être pas sans influence sur le respect et la soumission qu'il devoit à votre seigneurie, dans la destination qu'elle voudroit lui assigner ;

je reconnus surtout en lui une vénération enthousiaste et presque exclusive pour les tems des anciens preux, comme pour tout ce qui rappeloit leurs antiques familles, leurs usages, leurs demeures gothiques, et je crus, pour guérir le jeune Montagu, pouvoir opposer avec succès à ses idées déterminées et entretenues par la fréquentation habituelle des tours de l'abbaye et des objets qu'elle renferme, les chefs-d'œuvre de goût et de magnificence qui brillent dans cette habitation. Ce fut moi, Milord, qui par ces motifs l'amenai ici, et me réunis, dans les mêmes intentions, au signor Palmoretti et à M. Dubois, pour lui donner ces talens que votre seigneurie, je le vois maintenant, ne vouloit pas qu'il pût acquérir.

— Vous avez parfaitement prouvé, M. North, ce dont je n'ai jamais douté, la bonté de vos intentions. J'avoue

que j'ai attribué à lady Roseville, que la sensibilité de son cœur entraîne quelquefois trop loin, le projet de donner à ce pauvre garçon une éducation peu analogue à sa position. Je me suis trompé seulement sur le nom de l'inventeur de ce plan, mais je plains celui qui en a été l'objet.

— Je ne joindrai pas ma pitié à la votre, dit le docteur; M. North a, selon moi, rendu un service important à la société. Les hommes à grands talens sont trop rares maintenant pour en faire des laboureurs et des bûcherons. Je ne saurois m'empêcher de penser que le nom de Roseville recevra une gloire plus durable d'avoir tiré les talens de l'obscurité, que d'avoir bâti une église ou fondé un hôpital, et je sais, Milord, que vous êtes assez riche pour faire l'un ou l'autre. »

Au commencement du discours, le comte avoit froncé le sourcil, mais la

fin lui arracha un sourire : « Contradiction et compliment tout-à-la-fois, dit-il : eh bien ! docteur, avant de quitter Roseville-Park, nous verrons cet étonnant génie ; s'il mérite nos bienfaits, nous ne l'abandonnerons pas. Je ne suis nullement mécontent de votre conduite, M. North ; je regrette seulement que des affaires importantes m'aient assez occupé, pour que j'aie souffert que ce jeune homme restât dans l'oisiveté. Je lui chercherai quelqu'emploi. » La conversation finit là : on se sépara. Lady Roseville remercia M. North de son heureuse intervention. Lord Barton se mit à siffler, et le docteur Hoare exprima le desir de voir M. Montagu, desir que les jeunes ladys partagèrent bien sincérement.

CHAPITRE XI.

Un accident.

La société réunie à Roseville-Park fut augmentée le jour suivant par l'arrivée du duc de Delaware et du marquis d'Arberry, son fils, dont le mariage avec lady Emilie étoit arrangé par les chefs des deux familles. Le marquis d'Arberry, à peine âgé de trente ans, possédoit une fortune considérable et indépendante de son père ; il avoit en outre reçu de la nature un esprit aimable et un extérieur agréable. Ses manières gracieuses le faisoient rechercher dans les cercles à la mode, et sa fortune, l'élégance de son goût, et sa constante étude dans l'art de s'amuser, le faisoient considérer comme le modèle des gens du bon ton.

Le duc de Delaware s'étoit lié avec le comte de Roseville à Madrid ; à son retour en Angleterre, ayant précédé de quelques mois celui de ce dernier, il proposa à son fils ce riche établissement. Le marquis venoit de rompre avec une maîtresse infidèle, et moitié par dépit et moitié par remords, il commençoit à penser au mariage. Il n'eut qu'une seule objection contre lady Emilie, que d'ailleurs il n'avoit jamais vue, c'étoit l'origine de son père.

Mais le duc opposoit à cette tache la noblesse de sa mère, et ajoutoit prudemment que le rang, les grands biens et l'influence ministérielle du père devoient effacer le souvenir du fondateur de cette famille. L'objet de leur visite à Roseville-Castle étoit de voir lady Emilie, et de discuter les articles de cette alliance.

Peu d'instans suffirent pour rassurer l'amour-propre du marquis ; il jugea

qu'il pourroit, sans inconvénient, s'engager à paroître en public avec la fille du comte, et à passer de tems en tems quelques heures sous le même toit.

Lady Emilie, de son côté, n'avoit aucun attachement; elle ne connoissoit l'amour que de nom, et son affection et son respect pour ses parens la firent souscrire à leurs conseils. Elle reçut donc le marquis comme l'époux qui lui étoit destiné.

Après quelques jours de consultation réciproque, il fut décidé que lady Emilie paroîtroit dans le monde ce même hiver, et que le jour de naissance qui termine cette saison, elle seroit présentée comme marquise d'Arberry. Le peu de semaines qui restoient à passer, avant le départ pour Londres, devoient être partagées entre Roseville-Park et Delaware-Hall. Plusieurs personnes furent invitées pour aider à combattre

l'ennui voisin trop fréquent des lacs, des montagnes et des forêts. Tandis que les choses étoient dans cet état à Roseville-Castle, le cœur d'Edward soutenoit les plus rudes épreuves. Le vieil Adam étoit toujours très-mal, et cette circonstance l'affligeoit, mais le silence du mystérieux étranger lui causoit la peine la plus vive.

Perdu dans la confusion de ses pensées, quelquefois il etoit tenté de s'écrier comme Hamlet : « Ce que j'ai vu étoit sans doute le diable, car un être humain ne peut prendre tant de peine dans la seule vue de tourmenter. Il m'est apparu pour élever dans mon ame des espérances qui ne se réaliseront jamais. » Il avoit encore une autre cause de chagrin. L'obligation de s'occuper sans cesse de ses hôtes, avoit empêché lady Roseville de venir et d'envoyer à la chaumière : cette négligence apparente l'humilioit et le

jetoit dans un abattement qui alarmoit mistriss Enfield et Elisa.

Quelques jours s'étoient passés depuis l'arrivée de la famille Roseville, lorsqu'Edward assis un matin sur le bord du lac y réfléchissoit tristement sur son sort ; ses yeux fixoient l'image du soleil, que répétoit la surface des eaux, et suivoient les nuages qui par intervalles en obscurcissoient l'éclat. Soudain des cris frappèrent son oreille; il se leva et vit, avec autant de surprise que de terreur, un phaéton, dans lequel une femme étoit assise, emporté rapidement par deux chevaux vers le lac : il se jeta en vain au-devant de ces animaux furieux ; en vain il supplia la dame de s'élancer hors de la voiture ; dans un instant tout fut précipité dans le lac. Les cris de la dame et ceux d'Edward amenèrent plusieurs habitans du village.

Mistriss Enfield et Elisa arrivèrent

pour voir le généreux Edward s'élancer dans l'eau. Il réussit à sauver l'objet de son noble dévouement, et le rapporta à terre dans ses bras. Pendant ce tems le marquis d'Arberry arriva avec un domestique, et fut bientôt suivi par une nombreuse compagnie à cheval et en voiture.

C'étoit lady Emilie qu'Edward, au risque de sa propre vie, avoit ainsi arrachée à la mort. Elle fut transportée chez mistriss Enfield, et les secours empressés qu'elle reçut commençoient à la rappeler à la vie, lorsque le comte et la comtesse de Roseville entrèrent dans la chaumière.

« Où est mon enfant, où est ma chère Emilie, s'écria la comtesse ?

— Oh ! ma mère, ma mère, dit Emilie en jetant ses bras autour d'elle et cachant sa figure dans son sein, me voici en sûreté ; mais qu'est devenu mon brave libérateur ? Cherchez-le,

mon père, et récompensez-le d'avoir sauvé la vie de votre pauvre Emilie.

— Le récompenser! s'écria le comte, dont le cœur, froid à tant d'émotions, étoit alors échauffé par la reconnoissance et l'amour paternel; la recompense est au-dessus de mon pouvoir. Où est-il, où est-il? Faites-le moi connoître, que je tombe aux genoux de celui qui a sauvé ma fille.

— Oh! Milord, il est plus que récompensé, dit mistriss Enfield, le cœur gonflé de joie; je suis sûr qu'Edward Montagu goûte le bonheur le plus vif que le sort pût lui réserver, puisqu'il a rendu une fille à son bienfaiteur.

— Edward Montagu! dit le comte avec surprise.

— Edward Montagu! répétèrent lady Roseville et les jeunes italiennes; tandis que leurs physionomies sembloient dire : cet Edward a donc droit à tous les genres de gloire. »

Lady Emilie garda le silence, mais baissant la tête et croisant les deux mains sur son cœur, elle adressa au ciel une fervente prière pour son libérateur.

Le comte quitta la chambre pour chercher Edward. Il le trouva encore couvert de ses habits mouillés et entouré par tous les habitans de Roseville-Park qui l'accabloient d'éloges.

L'orgueil ne céda pas sans peine à la reconnoissance, mais enfin le père triompha du grand seigneur.

« M. Montagu, dit lord Roseville en se faisant jour jusqu'à lui, notre première entrevue est marquée par un événement bien important.

— Et qui assure à jamais le bonheur de cet orphelin, objet de vos bontés, répondit vivement Edward, puisqu'il a été choisi par le ciel pour épargner un si grand malheur à son bienfaiteur.

— Sir, toutes les obligations que vous

pouvez m'avoir, dit le comte, sont plus qu'acquittées. Je reste pour toujours votre débiteur. Je m'efforcerai au moins de rendre justice à votre mérite, que j'aurois dû mieux connoître plus tôt. Mais si j'ai été trop lent à l'apprécier, j'espère que je saurai réparer mes torts; donnez-moi votre main, et recevez toutes les actions de grace d'un cœur reconnaissant. »

Edward ne put répondre que par des larmes à cet obligeant discours.

Une des voitures ayant été préparée pour lady Emilie, chacun retourna au château, où Edward fut prié de venir aussitôt qu'il auroit changé de vêtemens.

Quoique l'accident de lady Emilie n'annonçât aucune suite fâcheuse, elle fut cependant forcée de garder sa chambre le reste de la journée, et les dames lui tinrent compagnie. Edward se trouva ainsi totalement livré aux

observations des hommes. Lord Roseville cherchoit toutes les occasions de lui adresser des témoignages flatteurs de reconnaissance et d'admiration, et sembloit se plaire à déployer avec ostentation sa bonté pour ce nouvel objet de sa faveur. Il déclara que son défaut de fortune ne seroit point un obstacle à ses succès dans l'armée, le barreau ou l'église, dont il lui laissoit le choix.

Cette tendresse inattendue pour l'enfant trouvé causoit le plus violent dépit au lord Barton, tandis que le marquis d'Arberry qui avoit causé l'accident, d'abord en tenant les rênes avec négligence et ensuite en abandonnant le phaëton pour se sauver, paroissoit apprécier autant que le comte lui-même la noble action d'Edward.

A la politesse recherchée qui se faisoit toujours remarquer dans les discours du marquis, il joignoit alors un

ardent desir de montrer de la reconnaissance au conservateur de celle qui lui étoit destinée, et Edward trouva en lui le dédommagement du procédé de lord Barton.

Le docteur Hoare se servoit avec succès du savoir profond et de la juste connoissance des hommes qu'on admiroit en lui, pour faire briller les talens d'Edward aux yeux du lord Roseville et du marquis.

Ce fut ainsi qu'au moment où il avoit perdu tout espoir d'être distingué par son protecteur, Edward se trouva tout-à-coup tiré de l'obscurité où il avoit vécu, pour passer dans les premiers rangs de la société; et le comte déclara qu'il seroit considéré comme faisant partie de la famille, jusqu'à ce qu'il se présentât un emploi digne de ses talens et de son mérite.

Le jour suivant, lady Emilie se trouva si bien, qu'elle se décida à paroître au

dîner. Elle avoit déjà été informée de la conduite de lord Roseville envers son libérateur, et savoit par conséquent qu'il étoit habitant du château ; elle n'écoutoit pas sans intérêt les descriptions exagérées que lady Paulina et sa sœur faisoient de sa personne : l'une s'extasioit sur l'expression de sa physionomie ; l'autre vantoit la grace de sa démarche et la régularité de ses traits. Quand lady Emilie auroit entendu prononcer pour la première fois le nom d'Edward, ces panégyriques enthousiastes eussent suffi pour exciter sa curiosité ; mais lorsqu'elle se rappeloit l'intérêt que, dans son enfance, l'histoire de ses malheurs lui avoit inspiré, et l'admiration que ses talens avoient excitée le jour de l'arrivée de la famille à Roseville-Park, lorsqu'enfin elle trouvoit en lui l'être bienveillant qui avoit hasardé sa propre vie pour sauver la sienne, cette combinaison d'idées re-

doubloit son impatient desir de voir cet être extraordinaire. Pour éviter l'embarras de leur première entrevue, il fut arrangé que lord Roseville entretiendroit Edward dans la bibliothèque, où la comtesse conduiroit Emilie.

Ce moment arriva; elle descendit à la bibliothèque, appuyée sur le bras de sa mère : soit hasard, soit dessein prémédité, jamais sa parure n'avoit fait ressortir plus avantageusement les charmes de sa personne ; sa tête n'avoit alors d'autre ornement que ses beaux cheveux ; l'agitation de son esprit animoit son teint des plus brillantes couleurs, et les graces modestes de l'innocence accompagnoient tous ses mouvemens. Lord Roseville avoit retenu Edward par une discussion sur la guerre d'Espagne, qui fournit à ce dernier l'occasion de déployer une connoissance des lois des nations dont le comte fut étonné.

Edward cherchoit dans Grotius un

passage contesté, lorsque les portes de la bibliothèque s'ouvrirent, et lady Emilie entra avec sa mère : le livre tomba des mains d'Edward, et ses yeux restèrent fixés sur le charmant objet qui se présentoit à lui, tandis qu'Emilie elle-même le trouvoit plus beau, plus aimable que les descriptions exagérées de ses jeunes amies ne le lui avoient fait imaginer.

« M. Montagu, dit le comte, lady Emilie, ma fille, et la comtesse, sa mère, viennent vous exprimer leur reconnoissance pour l'action courageuse qui m'impose et à ma famille une éternelle obligation envers vous. »

Lady Emilie s'approcha alors, et d'une voix tremblante elle adressa ses remercîmens à Edward, qui, avec plus de fermeté, mais non moins d'émotion, répliqua que le jour le plus heureux et le plus glorieux de sa vie, étoit celui où il avoit pu rendre un service aussi

essentiel à une famille dont il avoit reçu tant de bienfaits. » La comtesse alloit parler à son tour lorsque la porte s'ouvrit encore, et le duc de Delaware et son fils se montrèrent.

« Pouvons-nous entrer, Milord, dit le duc?

— Sans doute, répondit le comte, vous et ce conducteur négligent, vous êtes intéressés dans cette scène, et nous chercherons ensemble la meilleure manière de récompenser ce jeune héros. En vérité, Arberry, je ne sais pas après tout si nous ne devons pas vous remercier aussi ; car telle est la multiplicité de mes occupations, que sans votre imprudence je n'aurois peut-être jamais connu le mérite et les talens peu communs de mon jeune ami. »

La modestie couvrit les joues d'Edward d'une aimable rougeur, et lady Emilie le regarda avec intérêt.

« Je ne répéterai pas les remercîmens

que j'ai déja faits à M. Montagu, dit le marquis ; mais il croira facilement que la conservation de ce trésor (il saisit la main d'Emilie) que je me reprocherai d'avoir pu perdre par ma faute, ne peut me paroître une de ces obligations médiocres qu'on acquitte avec des lieux communs sur la reconnoissance ; mes actions, j'espère, lui feront connoître quels sont mes sentimens.

— Le prix qu'on attache à une action si simple me rend confus, dit Edward. Je n'ai fait que mon devoir. Le dernier des humains eût excité en moi le même sentiment d'humanité, et je suis trop récompensé, puisque j'ai sauvé une vie si précieuse. »

L'arrivée du lord Barton et du docteur Hoare causa une autre interruption : ils félicitèrent lady Emilie sur son rétablissement, et la conversation devint générale jusqu'au dîner.

Cette entrevue de lady Emilie et

d'Edward dura peu d'instans ; cependant elle suffit pour faire naître des sentimens qui leur avoient été inconnus jusqu'alors, et dont le premier effet, dans l'ame de lady Emilie, fut la comparaison involontaire de son libérateur et de celui à qui sa main étoit promise.

Elle avoit vu jusqu'à ce moment le marquis avec indifférence et sans chercher à exalter ou diminuer son mérite : maintenant elle découvroit qu'en talens comme en agrémens il étoit inférieur à Edward Montagu, et le résultat de cette conclusion fut un sentiment de terreur et de dégoût à l'idée d'une union, qu'avant de connoître Edward elle considéroit avec la tranquille satisfaction que lui inspiroit la conviction d'avoir rempli son devoir envers des parens chéris et respectés. Tandis que ce changement s'opéroit dans l'esprit de lady Emilie, le cœur d'Edward en subissoit un qui ne devoit pas avoir une influence

moins fatale à son repos ; il avoit vu lady Emilie et s'efforçoit vainement de se soustraire à la puissance de l'amour.

Chaque jour, chaque heure passée près d'elle ne servoit qu'à augmenter la vivacité de cette passion, contre laquelle la plus orgueilleuse raison est souvent si foible.

Il étoit déjà depuis quelque tems à Roseville-Park, lorsqu'un soir, entraîné par des rêveries mélancoliques, la nuit le surprit dans une promenade solitaire éloignée du château. Il erroit sans dessein lorsque, la lune éclairant les objets, il se vit au bord d'une pièce d'eau, et à l'une des extrémités du parc.

De l'autre côté de l'eau s'élevoit une petite cabane occupée par un vieillard et sa femme, jadis attachés au service de lord Roseville, et dont le seul travail étoit alors d'ouvrir et de fermer la porte du parc, qui donnoit sur la route de la ville voisine.

Edward s'étoit promené le matin même dans ce lieu avec lady Emilie, et ils avoient causé l'un et l'autre avec le vieil Hudson : cependant il ne pensa pas que l'amour seul le ramenoit près de cette cabane ; il lui sembloit que c'étoit par hasard s'il se trouvoit, à la nuit, fixé à la même place où ils étoient ensemble le matin, et s'il se rappeloit chacune des paroles qu'elle avoit prononcées ; il réfléchissoit en silence quand un incident excita sa surprise. Le vieil Hudson, qu'il croyoit endormi depuis long-tems, sortit de sa cabane, suivi par un homme enveloppé dans un grand manteau ; il vit ouvrir la porte du parc, l'étranger sortit, la porte se referma, et le vieillard rentra chez lui. Tout-à-coup l'idée que la personne qui venoit de disparoître avoit l'apparence de son père, frappa son esprit; il courut à la chaumière avec la rapidité de la pensée, et effraya le gardien tremblant

par l'impétuosité de ses questions. « Patience, patience, dit enfin le vieillard, et je vous dirai tout; d'ailleurs cela vous regarde, et je crois que je n'ai rien fait de mal. Vous saurez donc qu'aussitôt après la nuit, j'ai entendu frapper; je suis sorti, et j'ai trouvé un étranger à la porte, qui m'a demandé quelle étoit cette route : puis j'ai vu ensuite qu'il la connoissoit aussi bien que moi. D'abord je ne me souciois pas trop de lui répondre; mais bientôt je ne l'ai plus soupçonné d'être un voleur, car il parloit comme votre seigneurie.

— Continuez, continuez, mon ami, dit Edward.

— Oh! je n'en ai pas bien long à dire, Sir : seulement lorsqu'il a eu un peu causé, il a commencé à me faire des questions sur mylord et sur mylady, sur ma jeune maîtresse et sur vous, sur le vieux duc et son fils. A la fin il m'a demandé si je voulois lui rendre

le service de vous remettre une lettre ; quand vous viendriez tout seul de ce côté ; car, disoit-il, aucune autre personne ne devoit le savoir ; et moi je n'aime pas les actions cachées.

— Mais, bon Hudson, vous ne pouviez pas refuser une chose aussi simple, dit Edward.

— Et pourquoi non? Cependant je ne l'ai pas refusée parce que j'ai pensé qu'il y avoit peut-être quelque affaire d'amour là-dedans, et qu'après tout une lettre ne pouvoit pas faire grand mal à milord. D'ailleurs, votre seigneurie a une si bonne réputation! Mais, arrivé à ce point, il s'est trouvé qu'il n'avoit point de lettre, et, comme je n'ai ni plume ni encre, il n'a pas pu écrire.

— Vit-on jamais rien de plus malheureux? s'écria Edward. Mais je m'arrête ici à des bagatelles : je veux le poursuivre, et courir le risque de lui déplaire, plutôt que de rester dans cette

cruelle incertitude! Quel chemin a-t-il pris?

— Dieu bénisse votre seigneurie! Il n'est pas à pied; une chaise de poste l'attendoit à quelque distance.

— Quoi! il n'a rien laissé pour moi?

— Et si vraiment! Mais vous avez voulu tout savoir; sans cela, je vous aurois d'abord donné le billet qu'il a écrit avec son crayon. » Edward arracha avec vivacité des mains d'Hudson un petit billet cacheté, mais sans adresse; et son impatience ne souffrant aucun délai, il brisa le cachet, et lut ces mots:

« Je vais à Londres, où naturellement
» vous accompagnerez votre protec-
» teur, et nous pourrons nous rencon-
» trer dans cette grande ville, lorsque
» vous l'espérerez le moins; il est plus
» que probable que vous êtes né pour
» le bonheur; cependant soyez préparé
» à soutenir l'adversité. Mes yeux ont
» veillé constamment sur vous, et

» mon cœur soupire après le moment
» de notre réunion. Quelques mois
» encore et tous les mystères seront
» éclaircis. Ne rejetez pas la tendresse
» de votre bienfaiteur ; mais ne pre-
» nez aucun engagement qui vous en-
» chaîne dans l'avenir ; sur-tout con-
» servez cette vertueuse intégrité et
» les sentimens d'honneur qui brillent
» maintenant en vous et sans lesquels
» il n'est point de bonheur durable. »
Edward baisa cet écrit et le déposa dans son sein ; puis, ayant récompensé le vieil Hudson en lui prescrivant le plus profond silence, il s'éloigna pour se livrer en liberté aux diverses émotions que cette aventure avoit excitées en lui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE Ier. Une Tempête, *page* 1
CHAP. II. Le Fondateur d'une Famille.. 12
CHAP. III. Un Acte d'Ostentation..... 30
CHAP. IV. Le Secret découvert..... 41
CHAP. V. Un Étranger..... 58
CHAP. VI. Un Vieux Serviteur..... 73
CHAP. VII. Éducation..... 89
CHAP. VIII. L'Homme de la Forêt..... 96
CHAP. IX. Un Futile discoureur..... 118
CHAP. X. Un Fratricide..... 139
CHAP. XI. Un Accident..... 177

Fin de la table du premier Volume.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 055292111